NOUVEAU
THÉATRE DE POCHE

JEAN COCTEAU

NOUVEAU THÉÂTRE DE POCHE

PARADE
LE BOEUF SUR LE TOIT
LE PAUVRE MATELOT
L'ECOLE DES VEUVES
LE BEL INDIFFÉRENT
LE FANTÔME DE MARSEILLE
ANNA LA BONNE
LA DAME DE MONTE-CARLO
LE FILS DE L'AIR
LE MENTEUR
PAR LA FENÊTRE
JE L'AI PERDUE
LIS TON JOURNAL
LE FARCE DU CHÂTEAU
L'ÉPOUSE INJUSTEMENT SOUPÇONNÉE

avec

quinze dessins inédits de l'auteur

Une reconstruction digitale de Cristina K.

PRÉFACE

Voici du théâtre de poche.

Par << théâtre de poche>> il ne faut pas entendre << théâtre que le lecteur promène dans sa poche >>, mais théâtre mineur et, en quelque sorte, simple prétexte à faire briller une étoile sous un de ses angles les moins connus.

C'est à la prière de l'éditeur que je laisse réunir ces textes prétextes, d'un style lâche, vite écrits pour telle ou telle artiste qui désirait emporter dans son sac a main un numéro facile à exécuter sûre les places, l'argument d'un ballet ou d'un mime dont l'écriture véritable n'était qu'une écriture virtuelle et dont il faudrait oublier la chorégraphie.

J'ai parlé déjà des petites tragédiennes (tragédiennes de poche), par exemples Mlls Edith Piaf et Marianne Oswald. Sans elles un acte comme Le Bel Indifférent, des chansons parlées comme Anna la Bonne ou LA Dame de Monte-Carlo deviennent bien peu de chose.

Mais peut-être de nouvelles solistes y trouveront-elles de quoi mettre en lumière un aspect dramatique de leur personnalité.

J.C.

PARADE

BALLET RÉALISTE
avec la collaboration de
PICASSO
pour les décors et costumes et de
ERIK SATIE
pour la musique.
Représenté au Théâtre du Châtelet
en 1917 par la
Compagnie des Ballets Russes de
SERGE DE DIAGHILEW.
Chorégraphie de
LEONIDE MASSINE
d'après les indications plastiques
de l'auteur

Le décor représente les maisons à Paris, un dimanche. Théâtre forain. Trois numéros du Music-Hall servent de Parade.

Prestidigitateur chinois.

Acrobates

Petite fille américaine.

PARADE

Trois managers monstrueux organisent la réclame. Ils se communiquent dans leur langage terrible que la foule prend la parade pour le spectacle intérieur et cherchent grossièrement a le lui faire comprendre.

Personne n'entre.

Après le dernier numéro de la parade, les managers extenués s'écroulent les un sure les autres.

Le Chinois, les acrobates et la petite fille sortent du théâtre vide. Voyant l'effort suprême et la chute des managers, ils essayent d'expliquer a leur tour que le spectacle se donne a l'intérieur.

N.-B. — La direction se réserve le droit d'intervenir l'ordre des numéros de la parade.

La chorégraphie de Parade a été faite techniquement pare Massine d'après les directives de l'auteur. Les gestes de la vie étant, pour la première fois, amplifies et magnifies jusqu'à la danse.

LE BŒUF SUR LE TOIT
ou
THE NOTHING DOING BAR

FARCE

Imaginée et réglée par
L'auteur
Costumes de
G.-P. FAUCONNET
décors et cartonnages de
RAOUL DUFY
Musique de
DARIUS MILHAUD
orchestre de 25 musiciens dirigé par
WLADIMIR GOLSHMANN
représentée pour la première fois, a Paris
Le samedi 21 février 1920
A la Comédie des Champs-Elysées
et a Londres, le 12 juillet 1920
au Coliseum.

Distribution a Paris

LE BARMAN	P. Fratellini
LE DAME ROUSSE	F. Fratellini
LE DAME DECOLLETEE	A. Fratellini
LE POLICEMAN	Busby
LE BOXEUR NEGRE	Cyrillo
LE BOOKMAKER	Roberts
LE MONSIEUR EN HABIT	Pinocchio
LE NEGRE QUI JOUE AU BILLARD	Le nain Boda

LE BŒUF SUR LE TOIT

Le Bœuf sur le toit est un bar éclaire brutalement. Un paravent contourné en bois jaune, cache la coulisse de droite. L'angle d'un bullard dépasse le portant de gauche sur lequel est peinte une draperie grenat. Au premier plan gauche, un fauteuil de cuir. Au premier plan droite, une table. Table et fauteuil, visibles devant le rideau, annoncent la grossièreté du décor comme une sorte de prologue. Ils prennent leur place dans l'ensemble dès que le rideau se levé. Ventilateur au plafond. Le ventilateur tourne lentement et jette des ombres sur les personnages. Ils portent des têtes de carton trois fois grandeur nature. Ils agissent selon le style du décor. Ils sont du décor qui bouge. Ils accomplissent chacun, << au ralenti >>, a contrecourant de la musique, avec une lourdeur de scaphandriers, les gestes essentiels a leur rôle.

Les accessoires : bouteilles, verres, pailles, cigarettes, craie, soucoupes, sont a l'échelle des têtes postiches.

A la frise du premier plan, peinte de drapeaux multicolores, sont suspendus cinq ronds de fumée en tulle qui partent du fauteuil et se dirigent vers le centre. Au lever du rideau, le barman seul, tout blanc, tout rose. Il secoue ses gobelets derrière son bar. Un cigare, gros comme une torpille, brule sur une table, derrière le fauteuil. Entre, par la gauche, le boxeur nègre au chandail bleu de ciel, venant de la salle de billard. Il commande un cocktail, essaye ses muscles, tombe dans le fauteuil, croise les jambes et reprend son cigare. Aussitôt les ronds de fumée devinent le siens. Un négrillon, en bras de chemise, sort de la salle de bullard, a reculons. Il met de la craie sure une queue de bullard. Le boxeur demande au barman de couper son cigare qui tire mal. Le barman le coupe au revolver. Le coup fait tomber le négrillon a la renverse. Pendant toute la première partie on l'entrevoit jouer au billard

en coulisse, lever une jambe, viser, comme dans les lithographies américaines.

Entrent tour à tour : la Dame décolletée, en robe rouge, très maniérée, très commune. La Dame rousse, aux cheveux de papier, jolie, d'allure masculine, un peu voutée, les mains dans les poches. Le Monsieur en habit de moleskine, qui regardée son bracelet-montre et ne quitte plus son tabouret de bar jusqu'à sa sortie. Un bookmaker écarlate, aux dents d'or, qui porte un melon gris et une cravate de chasse maintenue par une perle de la taille d'une boule de jardin.

Tout ce joli monde s'installe, joue aux des (la partie de des entre le monsieur et le book doit être un tableau mécanique composé de leurs têtes, de la tête du barman derrière un journal aux lettres d'affiche, des deux des, véritables boutes de carton qu'ils remuent en les faisant tournoyer sur l'axe). La dame élégante se poudre, découvre le négrillon. Il grimpe sur un tabouret. Elle le charge sur son épaule et l'emmène dans la salle de billard. La dame rousse traverse la scène, enlève les ronds de fumée avec son bras, le vide autour du cou du barman et aguiche le boxeur. Le boxeur quitte son fauteuil pour la suivre. Le bookmaker les observe, se fâche, trépigne, approche a pas de loup, retire sa perle et en assène un coup sur la tête du nègre qui s'effondre. Le négrillon lâche sa queue de billard, assiste le boxeur, le couche dan le fauteuil, l'évente avec une serviette.

Petite danse de triomphe du bookmaker. Tango de femmes. Coup de sifflet. C'est la police. Tous tremblent. Le barman accroche une pancarte : *Ici on ne boit que du lait*, cache verres, bouteilles, distribue des bols et bat le lait dans une baratte.

Le policeman géant passe la tête. Il entre. Il toise. Il s'approche de chacun pour sentir les haleines. Il goûte le lait.

Influencé par l'esprit bucolique, il danse un ballet aimable.

Pendant qu'il tourne au milieu avec une grâce de ballerine, le barman actionne un levier. Le ventilateur descend

et décapite le policeman. Il chancelle. Il cherche sa tête, essaye de la remettre a l'envers et tombe mort.

Rien n'étonne les noctambules. Après de courtes réjouissances où le négrillon chante une romance la main sur son cœur, le barman présente la tête sur un plateau a la dame rousse, indifférente et qui regardait dans la coulisse de gauche.

Elle danse. Sa danse est une charge de danses de Salomé en général. Elle s'étire, elle fume, elle secoue la tête du policeman a la façon d'un cocktail. Finalement, elle marche sur les mains comme la Salomé de la cathédrale de Rouen, fait le tour de la tête et, toujours sur les mains, quitte le bar, suivie par le bookmaker.

Avant de disparaitre a leur suite, la dame décolletée se détourne, enlève la rose que le monsieur en habit porte a la boutonnière, et la lance au barman. Le monsieur paye et ils sortent.

Le boxeur se réveille, se lève, titube et sort a son tour, suivi du négrillon qui refuse de payer le barman.

Reste seul, le barman range. Il voit le corps du policeman. Il le traîne, tant bien que mal, jusqu'à une chaise, derrière la table. Le corps mort cherche son équilibre. Une fois le corps calé, le barman apporte des piles de soucoupes qu'il met sur la table, une bouteille de gin qu'il vide dans le corps. Il ramasse la tête, la lui enfonce entre les épaules. Il le chatouille et l'hypnotise. Le policeman ressuscite. Alors le barman lui déroule une addition de trois mètres.

P.S. *Le titre du Bœuf sur le toit était une enseigne du Brésil. Il me fut donné par Paul Claudel.*

LE PAUVRE MATELOT

LE PAUVRE MATELOT

COMPLAINTE
En trois actes
Musique de
DARIUS MILHAUD

PERSONNAGES

SA FEMME (Soprano).
LE MATELOT (Tènor).
SON BEAU-PÈRE (Basse).
SON AMI (Baryton).

De nos jours

LE PAUVRE MATELOT

La scène se passe dans un port de mer. Le théâtre est séparé par trois cases minuscules. La première a gauche et la dernière a droite représentent le bar de Sa Femme et débit de vins de Son Ami. Au milieu, une estrade étroite, au bout de laquelle on voit une haute bande bleue, représente la rue, le ciel bleu et la mer entre les maisons. Ouverture de piano mécanique.
Dans la case de gauche (chez la femme).

LE PAUVRE MATELOT

ACTE PREMIER

Sa Femme — Vous aimez la danse ?

Son Ami — C'est-à-dire
Je l'aime sans l'aimer. Je danse.
Par-ci, par-là ; nos marins
savent toujours les danses nouvelles.
Ils dansent entre collègues.
Il y a maintenant des pianos
mécaniques sur les navires.
alors, dame, je me contente
de les regarder danser
derrière mon comptoir

Sa Femme — Il dansait bien.

Son Ami — C'était le meilleur danseur du littoral
Et quand il dansait la valse
On ne voyait plus ses pieds,
On lui voyait la figure
De tous les côtés a la fois.

Sa Femme — Malgré, malgré ma tristesse
appris à danser
pour s'il revenait. Hélas !
après quinze ans, il reste
peu d'espoir, avouez…
il reste peu d'espoir.

Son Ami — Sait-on jamais !on raconte

des choses plus incroyables
Il s'en trouve chaque matin
sur le journal.
Admettons qu'il vive seul
dans une île et qu'il confie
sa lettre à une bouteille…
Il y aurait beaucoup de chances
pour qu'elle reste en pleine mer.

Sa Femme — Oui, les chansons de marins
racontent ces histoires
En réalité, elles arrivent
une fois sur mille.

Son Ami — En tout cas, ce qui arrive
une fois sur mille et pourtant
qui arrive, c'est l'historie
de votre fidélité !
Il en passe du monde, il en passe.
Vous attendez toujours.

Sa Femme — J'aurais volé, tué pour lui
J'aurais volé, tué pour lui
Les autres hommes me déplaisent,
je n'ai donc aucun mérite
à vivre convenablement.

Son Ami — Avouez que c'est tout de même
rare, dans notre rue ?

Sa Femme — S'il était là, c'est possible
que je le trompe… je ne sais pas.

Mais tant que sa photographie
le remplace au-dessus du lit
Mais tant que sa photographie
le remplace au-dessus du lit
j'en aurais maul au cœur.

Entre son beau-Père

Son Beau-Père — Toujours la même rengaine.
Si tu te montrais aimable
Nos affaires iraient mieux.

Son Ami — Vous la mettez en colère

Son Beau-Père — Elle peut trouver mari
qui prenne le bar en main
et le remonte.

Son Ami — Je lui ai proposé le mariage,
Elle m'a bien reçu

Sa Femme — Vous nous voyez vivre ensemble !
Un jour on frappe à la porte,
Qui est-ce ? C'est mon mari.

Son Beau-Père — Ton mari est au fond de l'eau
on mangé par les nègres.

Sa Femme — Mon mari reviendra un jour
Avec un singe sur l'épaule
Et si riche, si riche,
Que nous pourrons acheter
le Café du Commerce.

Son Ami — Je vous admire.

LE PAUVRE MATELOT

Son Beau-Père — Il y a de quoi
Nous n'avons plus le sou, le bar
Tombe en ruine. Il vaudrait mieux
Tourner ses pouces.

Son Ami — Et s'il revenait, les poches vides ?

Sa Femme — Alors, alors
il n'y aurait pas de crime
devant lequel je recul
pour le couvrir d'or

Son Beau-Père — Ma fille est un personnage de cinéma.

Son Ami — Je souhaite
À tous les maris d'avoir
Épouse pareille.
Bonsoir. Je rentre.

Son Beau-Père — Le lundi notre rue est calme
On cuve ton vin.

Son Ami — Mon vin ou le vôtre, allez !
Mes affaires ne marchent guère
mieux que le reste.
Bonsoir. Tiens, j'oubliais,
J'étais venu pour emprunter votre
marteau
Bous n'en avez pas besoin ?

Sa Femme — Prenez-le.

Son Ami — Merci.

Sa Femme — A demain.

Il sort de la case, traverse la plate-forme, entre chez lui à droite et disparaît après avoir rangé un peu.

Sa Femme — Quel brave garçon !

Son Beau-Père — Il t'aime !
Tu devrais l'épouser.

Sa Femme — Père, père, d'abord il faut
que je devienne veuve.
Tout doux, mon père, il faut d'abord
Que je devienne veuve.

Son Beau-Père — Quel entêtement ridicule
Après quinze ans de silence
Quinze ans ! Tu avais vingt-cinq ans.
Tu en as quarante. Quarante !
Tu ne les parais pas c'est entendu
Mais c'est un âge qui compte
Pour une femme.

Sa Femme — Il reviendra.

Pendant ce qui suit, la tête du marin apparaît au fond, il monte l'escalier. On le voit apparaître tout entier. Il s'avance dans la rue.

Il aura quarante-cinq ans.
Il se moque de mon âge,
il m'aime, il ouvrira la porte
en criant : me voilà ! me voilà !

Le matelot s'arrête devant la porte, il hésite, se retourne et va devant la porte en face.

Son Beau-Père — Il n'y a rien à dire avec les femmes !

Sortant par le fond avec elle :

Voilà une boîte, entre nous,
qui en voit de toutes les couleurs
Et tu me tiens un langage
de première communiante.

Nuit à gauche et à droite. Seule la rue est éclairée par la lune.

Le Matelot, *seul*

Notre rue est toute petite
Elle était grande en voyage
Elle m'encombrait. Souvent
je ne savais plus quoi faire
pour l'emmener.
Les vents effacent la figure.
La fatigue et le soleil
en font une autre. Personne
d'ici ne m'a reconnu.
Je me suis même renseigné :
Ma femme est fidèle.
Si elle allait ne pas me reconnaître ?
Faisons d'abord l'expérience
Sur un ami.

Il entre à droite.— Il crie

Hep !

Son ami entre, une lanterne à la main.

Son Ami — Vous n'êtes pas saoul
de réveiller les gens qui dorment
à des heures pareilles.

Le Matelot — Lève ta lanterne
Lève ta lanterne
Et regarde-moi

Son Ami — Je vois assez d'ivrognes
Sortez !

Le Matelot — Regarde-moi.

Son Ami, *le regardant* — Si vous ne sortez pas tout de suite
j'appelle, obéirez-vous
aux gens de la police.
Pose ta main sur mon cœur.
Une blessure ? Par exemple
C'est le comble, vous voulez
perdre une maison sérieuse.

Le Matelot. *Il pleure* — Je suis donc si changé, si changé-
Je ne veux pas d'ivrogne
la nuit.

Il le pousse.

Le Matelot. — Reconnais-moi
Reconnais-moi.

Son Ami — Allez-vous-en !

Le Matelot — J'ai peur.

Son Ami — Vous avez dû faire

un mauvais coup, on vous cherche
et vous voulez vous cacher.

Le Matelot — Je suis l'homme le plus caché
du monde. Au contraire, je veux
sortir de ma cachette.

Son Ami — Allons, ouste !

Le Matelot — Et si ma femme
Si ma femme en face me ferme
la porte au nez
Si ma femme en face me ferme
la porte au nez !

Son Ami — Hein ?

Le Matelot — Je dis : si ma femme me chasse

Son Ami — Oh !

Le Matelot — Tu me reconnais

Son Ami — Toi ! C'est toi !

Le Matelot — Tu doutes ?
Je vois que j'ai eu raison
de ne pas entrer en face
sans préparatifs.

Son Ami — Est-ce possible ? est-ce possible ?

Le Matelot, *l'embrassant* — Calme-toi, ce n'est pas ta faute
Ces pays nègres vous sculptent
au couteau, comme de l'écorce.
Je suis noyé ; je suis brûlé ;

je suis mangé. A ce régime
on change.
Et ma femme ?

Son Ami — Pareille.
Autant dire : elle attend assise
ton retour. Ils n'ont plus le sou
Elle et son père.

Le Matelot — Tant mieux
j'ais dans ma poche de quoi
les rendre millionnaires.

Son Ami — Toi ! c'est toi ! tu n'a pas l'air vieux
Tu as changé, voilà tout.
Et riche !

Le Matelot — Comme dans un conte
Des Mille et Une Nuits.

Son Ami — Je cours !!!...

Le Matelot — Reste. Je change d'idée.
Je vais dormir chez toi.
Ne parle de mon retour à personne.
Je veux vivre près de ma femme
sans qu'elle se doute de rien.
On a vraiment du mal à perdre
l'habitude des aventures,
Celle-là sera la dernière
Et la plus belle.
Tu me promets !

Son Ami — C'est entendu. Tu verras
toi-même ta chance.

Le Matelot — Cache-moi. J'irai chez eux
Demain soir demander qu'on me couche.
S'ils me reconnaissent, tant pis,
Si non je jouerai mon rôle
pour voir mon bonheur du dehors.

RIDEAU

LE PAUVRE MATELOT

ACTE II

Dans la case de droite, le matelot et son ami. Le matelot s'apprête à sortir.

Son Ami — Bonne chance.

Le Matelot — Mon cœur bat
Plus qu'au poteau de supplices.
Hier soir, chez toi, j'ai eu peur.
J'ai encore peur.

Son Ami — L'habitude
rend aveugle, elle a l'habitude
de t'attendre, mais les femmes
ont un œil vif.

Le matelot traverse la rue et frappe. Sa femme lui ouvre.

Sa Femme — Entrez.

Le Matelot — Je viens, je viens madame
Vous apporter des nouvelles

Sa Femme — De mon époux ?

Le Matelot — De votre époux,
En vérité, des nouvelles,
madame, de votre époux

Sa Femme — Il est mort.

Le Matelot — Non, madame, il vit
Je l'ai vu, voilà trois semaines.

LE PAUVRE MATELOT

Sa Femme — Vite, vite, asseyez-vous
Parlez, vous me rendez folle…
Où vit-il ?

Le Matelot — C'est un secret
Il se réserve de vous le dire

Sa Femme — Il vient !

Le Matelot — Il vient, il est en route
Sans doute il arrivera
la semaine prochaine.

Sa Femme — Mon Dieu ! Se porte-t-il bien ?

Le Matelot — Oui, madame, fort bien, fort bien

Sa Femme — Parlez de lui, je vous écoute.

Le Matelot — Il est très pauvre.

Sa Femme — Est-il joyeux ?

Le Matelot — Il est très pauvre, très pauvre !!!
je lui ai prêté de quoi vivre.

Sa Femme — Oh ! merci, merci, monsieur.

Le Matelot — Il devait revenir riche.

Sa Femme — S'il revient, c'est le principal.

Le Matelot. — Oui, mais il a beaucoup de dettes.
On le poursuit. Il se cache.

C’est la raison pour laquelle
il ne voyage plus le jour.

Sa Femme — Des dettes !

Le Matelot — Vous les lui payerez.

Il sera libre.

Sa Femme — Mais nous n’avons pas un sou
La caisse est vide.

Entre son beau-père.

Le Matelot — Vous trouverez de l’argent
Pour une femme c’est facile
D’en trouver quand elle est jolie.

Son Beau-Père — Tu vois !

Sa Femme — Cher époux, cher époux,
Vous revenez, quel trésor
Vaut ce retour ?

Son Beau-Père — Elle n’écoute
plus rien de ce que vous lui dites.
Elle est folle de ce fou.
Il partait pour faire fortune,
que lui est-il donc arrivé ?

Le Matelot — Il avait toutes les chance
Car la Reine d’Amérique
était amoureuse de lui.

Sa Femme — Une sauvage !

Le Matelot — Mieux valait une sauvage
que d'être mangé, brûlé vif.

Son Beau-Père — Alors…

Le Matelot — Mon gaillard refuse,
Se sauve et me plante là.

Sa Femme — Lui !

Le Matelot — On préparait mon sacrifice
Lorsque la reine se console
Avec votre serviteur.
Voyez comme la chance tourne.
Je lui dis, Madame la Reine,
en souvenir donnez-moi
vos perles, vos perles
en souvenir donnez-moi
vos perles…

Il les sort de sa poche.

les voilà.
Elles valent une fortune.

Sa Femme — Et mon mari ?

Le Matelot — Je le retrouve
mort de fatigue et de faim
à quelques kilomètres

LE PAUVRE MATELOT

Sa Femme — Cher époux !

Le Matelot — Tromper sa femme
Sauver sa peau
Sont deux choses différentes.
Seriez-vous doc fâchée
S'il revenait à la maison
Avec les perles ?
Savez-vous que le roi d'Espagne
Donnerait cher pour les avoir.

Sa Femme — Monsieur, j'approuve mon époux.
Je l'aime pauvre. Il serait riche
S'il avait voulu me trahir.

Le Matelot — Allons ! vous êtes orgueilleuse.
Je cache mon trésor. Demain
il faut me mettre à la recherche
d'un juif pour l'expertise.
Ici je ne connais personne
personne, personne,
Ici je ne serai tranquille
que si j'habite sous votre toit
Me permettrez-vous de dormir
par terre ?

Sa Femme — Vous m'apportez des nouvelles
des nouvelles de mon époux,
Matelot, vous êtes chez vous.
Prenez ce tapis de table,
Ces oreillers, cet édredon.

LE PAUVRE MATELOT

Le Matelot — Vous avez un cœur d'ange. Ma foi, j'accepte.
J'ai quinze jours de marche
dans les jambes.
Et je tombe de sommeil.

Son Ami, *dans sa case.* — Il faut croire que la pièce marche.
J'aimerais me rendre compte.
Ah !

Il prend le marteau et traverse la rue et frappe en face.

Sa Femme — Qui est-ce ?

Son Ami — Moi

Son Beau-Père — J'ouvre.

Au matelot.

C'est un ami,
Un ami de mon mari.

Elle ouvre.

Son Ami — Excusez si je vous dérange,
J'avais oublié le marteau.

Sa Femme — Merci. Ce n'était pas la peine.

Son Ami — Vous avez du monde ?

Sa Femme — Un marin

Sans hôtel auquel mon père
offre l'hospitalité.

Son Ami — Que raconte-t-il ?

Sa Femme — Oh… il tombe
de sommeil. Bonsoir.

Son Ami — Bonne nuit.

Sa Femme — Je lui réserve la surprise.
Là, je ferme les verrous.

Pendant que le marin se couche, elle s'éloigne, se retourne au moment de sortir et dit :

C'est drôle, ainsi un peu dans l'ombre
Vous ressemblez à mon époux.
RIDEAU

ACTE III

Case gauche à peine éclairée — rue avec lune — case droite noire. — Le mari dort étendu à plat ventre la figure dans son bras replié. — La case reste vide, puis on voit apparaître sa femme qui montre très lentement d'une chambre à contre-bas, avec une bougie. Elle pose la bougie sur la table, s'approche du marin, le regarde, prend le marteau et le lève. Elle n'ose pas. Elle tousse. Il reste immobile. Elle lui frappe sur la tête. Il étend le bras, se soulève et retombe. Elle frappe un second coup. Elle le fouille et prend les perles. — Bruit du marteau qui retombe. Le beau-père apparaît.

Son Beau-Père — Qui va là ?

Sa Femme — Silence, silence.
Approche.

Son Beau-Père — Toi ! que fais-tu ?

Sa Femme — Je n'ai plus rien à faire.
C'est fait.

Son Beau-Père — Il dort.

Sa Femme — Non, mon père,
Il ne dort plus. Je l'ai tué.

Son Beau-Père — Tu as-tué, malheureuse !
Nous sommes perdus.

Sa Femme — Si tu cries.
Sinon qui le saura ? personne ne le connaît.

LE PAUVRE MATELOT

Son Beau-Père — Mais que dire, que dire en face ?

Sa Femme — Je dirai qu'il devait partir au petit jour.

Le jour se lève.

Son Beau-Père — Comment as-tu fait ?

Sa Femme — Le marteau !
Avec le marteau j'ai frappé,
J'ai tapé fort sur la tête,
J'ai tapé de toutes mes forces,
Je ne pouvais pas m'endormir.
J'ai vu mon mari sur la route
Seul, sans argent,
Alors j'ai décidé la chose.
Ah ! c'est terrible de voir son dos
Les dos de marins se ressemblent.

Son Beau-Père — Qu'allons-nous faire du corps ?

Sa Femme — Il faut avoir du courage,
le soulever, le porter
et le jeter dans la citerne.

Son Beau-Père — Il est lourd, il est très lourd.

Sa Femme — Il faut avoir du courage,
te voilà riche et mon mari
paye ses dettes.

Son Beau-Père — Je suis vieux et tu es femme
Allons-nous pouvoir le porter ?

Sa Femme — Il le faut et dans la citerne
le jeter mon père, mon père…

il le faut et dans la citerne
mon père, le jeter.

Ils essayent de le prendre.

Son Beau-Père — Il doit avoir une ceinture
pleine d'or — ôte-la lui…
A son doigt il porte une bague,
ôte-la lui, ôte-la lui.

Sa Femme — Non, c'est une alliance,
il était marié !

Son Beau-Père — Il est trop tard pour le plaindre.
Dépêchons-nous, les coqs
Chantent.

Sa Femme — Le jour se lève. J'ai peur, mon père,
Je nous croyais en pleine nuit.

Dans sa case l'ami paraît avec sa lanterne.

Son Ami — Je vais le voir sans qu'ils s'en doutent.

Il traverse la rue.

Son Beau-Père — On marche.

L'Ami, *à la porte.* — C'est moi.

Sa Femme — Taisons-nous.
Il dort. On doit donc bien dormir
après le tour du monde.

Il rentre chez lui

Son Beau-Père — Il s'éloigne. Que venait-il
Chercher à pareille heure ?

Sa Femme — Allons, mon père, prenons-le
vous par le pieds, moi par le cou.

Son Beau-Père — Qu'il est lourd.

Sa Femme — Tout doux, tout doux.
Il faut le porter, mon père,
Vous par les pieds, moi par le cou
Afin de sauver mon époux.

Ils le portent.

RIDEAU

L’ÉCOLE DES VEUVES

L'ÉCOLE DES VEUVES

SCÈNE PREMIÈRE

LA VEUVE — LA NOURRICE

La Nourrice. Madame !

La Veuve. Si c'est pour répéter toujours la même chose, ne parle pas.

La Nourrice. Votre mari aurait été le premier à vous le dire…

La Veuve. Mon mari est mort. Je suis veuve. Il n'a plus rien à dire. C'est moi qui commande.

La Nourrice. Quand il faisait jour, je me sentais des forces, mais la nuit venue… un cimetière… une tombe… Deux femmes seules avec…

Elle montre le sarcophage.

La Veuve. Avec ?

La Nourrice. Avec… Monsieur, Madame comprendra. Monsieur était très bon, très juste… mails il est mort et dans un cimetière, les morts revivent…

La veuve. Ne sois pas stupide. Monsieur ne peut te vouloir aucun mal. Moi j'aime sa présence. Elle me rassure. Derrière la petite lucarne, je regarde son cher visage…

Elles s'approchent du visage.

La Nourrice. Comme Monsieur a changé depuis…

La Veuve. Depuis quoi ?

La Nourrice. Depuis l'empailleur.

La Veuve. Embaumeur, l'embaumeur.

La Nourrice. Oh ! Empailleur ! Embaumeur ! Moi je trouve que ces Juifs-là volent les riches et que Monsieur aurait pu être n'importe qui.

La Veuve. Peut-Être els yeux ne sont-ils pas exacts… et les narines… et la bouche et les joues un peu trop rondes. Mais, non. Dans l'ensemble, je le retrouve et sa présence me réconforte.

La Nourrice. Une femme jeune, belle, riche, la plus belle et la plus riche de la ville, prendre la résolution de se laisser mourir dans la tombe de son époux !

La Veuve. Et toi qui t'obstines à me suivre.

La Nourrice. C'est naturel, je ne vous quitterai pas.

La Veuve. Que je me condamne à mourir parce que mon mari est mort, cela me regarde. Que tu meures, toi, de ma mort, c'est un suicide. C'est fou ! C'est barbare ! Je t'ordonne de me laisser mourir seule.

La Nourrice. Fou et barbare ! Je vous répéterai mille fois qu'il est fou et barbare de prendre une décision funeste et d'y donner suite. Comment une semblable monstruosité a-t-elle pu vous venir à l'esprit ?

La Veuve. La légèreté des femmes de la ville, ma belle-sœur en tête, leur avarice, leur sécheresse et leurs clins d'œil au sujet de ma liberté reconquis ont eu vite fait de me convaincre. Il fallait un exemple. Il fallait apprendre aux femmes du monde ce dont es capable une femme du monde. Ne cherche pas à me détourner de mon projet. C'est impossible. Je mourrai dans ce sépulcre. L'avenir retiendra mon nom. Peut-Être aurai.je mon buste en or sous le porche du temple et les mauvaises épouses rougiront de passer devant moi.

La Nourrice. Ainsi vous mourrez par entêtement et, par orgueil, vous voulez étonner le monde.

La Veuve. Les femmes du monde. Souviens-toi de la magnificence du cortège qui m'a conduite jusqu'à cette porte. Les musiques, les parfums, les chœurs des prêtres, et ces femmes, toutes ces femmes à genoux…

La Nourrice. Trop contentes, les garces ! Votre beauté, votre intelligence, votre richesse, vos modes les écrasaient. Si c'était l'habitude de brûler la veuve sur le bûcher du mort, chacune apporterait une torche ! A genoux ! à genoux ! Elles sanglotaient tout haut et riaient sous cape. Comment pouvez-vous être dupe de cette grossière comédie ?

LA Veuve. Tu es injuste et n'importe quel moyen de me sauver te semble bon.

La Nourrice. Madame !

La Veuve. Tais-toi et ne t'obstine pas à me suivre aux enfers. Du reste, sache que c'est à toi et à personne d'autre que j'ai légué ma fortune.

La Nourrice. A moi ?

La Veuve. A toi, je réserve cette surprise à ma charmante belle-sœur.

La Nourrice. A moi !

La Veuve. A toi.

La Nourrice. Quel dommage !

La Veuve. Pourquoi, quel dommage ?

La Nourrice. Parce que je n'ai point de famille et que tout cet argent ne peut profiter à personne.

La Veuve. Profiter à toi.

La Nourrice. Puisque je serai morte…

La Veuve. Ton âme, ta fidélité sont trop belles pour qu'on se fâche contre toi… Pourtant, écoute, il faut vivre. Ma mort doit rester un exemple unique. J'ai publié mon dessein.

La Nourrice. La belle affaire et croyez-vous que vous ne les ennuieriez pas davantage en annonçant que vous rentrez chez vous ?

La Veuve. Je finirai par te défendre d'ouvrir la bouche et de me démoraliser. Tu ne changeras pas mon plan- Tu risques d'en rendre l'exécution moins facile.

La Nourrice. Et moi, je vous défendrai contre vous-même. Je crierai s'il le faut comme une chouette. Quoi ? Le printemps, le clair de lune, les fleurs, le marbre, les étoffes, les fourrures, tout conseille de se livrer à l'amour et voilà une jeune femme qui n'a jamais connu l'amour…

La Veuve. Veux-tu ?...

La Nourrice (*criant*). Qui n'a jamais connu l'amour et qui, sous prétexte que son vieux mari est mort et que l'empailleur l'a mis en boîte…

La Veuve. L'embaumeur…

La Nourrice. Sous prétexte que la licence de notre ville mérite un exemple et qu'il faut punir les mauvaises langues, se punit d'abord elle-même, se laisse mourir de faim dans un tombeau. Ah ! si vous aviez été amoureuse, nous ne serions pas là.

La Veuve. Amoureuse de qui ?

La Nourrice. Pas de votre époux, certes. Mais il existe d'autres hommes sur la terre et qui ne doivent pas leurs beaux yeux à l'embaumeur…

La Veuve. J'aimais mon mari…

La Nourrice. C'est justice…

La Veuve. Et n'ai jamais eu tentation de le tromper avec quiconque.

La Nourrice Parbleu ! Il vous a manqué de voir des hommes.

La Veuve. Tu plaisantes.

La Nourrice. Vous n'appellerez pas des hommes les jeunes gens du monde qui ne visent que votre fortune. Je les soupçonne d'être bic et bouc, de s'intéresser fort peu aux charmes de notre sexe, et lorsqu'ils tournent autour de vous, ils portent des robes aussi larges que les vôtres et qui empêchent les femmes de savoir ce qu'ils pensent.

La Veuve. La lune et les parfums de cette nuit de printemps t'ont fait perdre toute retenue. Alors, il n'existe pas un jeune homme de notre monde qui soit un homme à tes yeux. Et, cet homme idéal, où le verrai-je ? Où le rencontrerai-je ? Existe-t-il ? Foncera-t-il du ciel sur un hippogriffe pour m'arracher à cette tombe ?

La Nourrice. Inutile de chercher si loin. Le premier garçon du peuple que vous rencontrerez et auquel vous n'accorderez pas un regard, vous fournirait un exemple.

La Veuve. Cite-m'en un.

La Nourrice. Tout de suite. Le garde.

La Veuve. Quel garde ?

La Nourrice. Le garde qui surveille le cimetière.

La Veuve. Cet insupportable godiche qui passe à chaque instant prendre de mes nouvelles ?

La Nourrice. Vous le trouvez godiche parce qu'il est timide et qu'il a du cœur et que votre luxe l'intimide. Votre mort le bouleverse. Il n'arrive pas à croire que c'est vrai.

La Veuve. Et lui, au moins, on sait ce qu'il pense ?...

La Nourrice. Ce ne doit pas être difficile de le savoir…

La Veuve. Est-il jeune, beau ?

La Nourrice. Vous ne l'avez pas vu ?

La Veuve. J'avais d'autres chats à fouetter. Pourquoi imagines—tu que je me mette à regarder les militaires ?

La Nourrice. Eh bien, après avoir fouetté vos chats, glissez un petit coup d'œil sur notre jeune garde et vous comprendrez qu'une femme ne doive pas quitter la terre sans essayer de rencontrer un homme, un vrai, qui ne ressemble ni à la jeunesse dorée de la ville ni à cette… chose qui me fait affreusement peur.

La Veuve. Je te défends de parler de Monsieur sur ce ton.

La Nourrice. Monsieur a si peu l'air d'être Monsieur. Il ne se ressemble pas plus que sur les statuettes en gâteau que les amis apportent. Les morts ont de la chance. Ils peuvent manger !

La Veuve. Assez là-dessus. Reste ou sors. La porte est grande ouverte. Mais si tu restes respecte mon silence et laisse la mort me prendre tranquillement.

La Nourrice. Tenez, voici notre garde. Ne manquez pas de lui accorder un coup d'œil. Il le vaut.

La Veuve. (*Elle se couche vite sur son lit.*) Vite, vite, je dors. Parlez bas, si tu veux ; mais de grâce qu'il ne m'adresse pas la parole.

La Nourrice. Dormez d'un œil et regardez de l'autre. Les femmes sont les maîtres de cet exercice-là.

La Veuve. Dire qu'on ne peut même pas mourir en paix.

Elle se couche rageusement.

SCÈNE DEUXIÈME

Le Garde (*Il entre timide*) — La Nourrice

Le Garde. Elle dort…

La Nourrice. Oui, entrez un peu.

Le Garde. Pauvre femme !

La Nourrice. C'est femme têtue qu'il faudrait dire.

Le garde. Elle n'a pas mangé depuis hier soir.

La Nourrice. Oh ! Vous savez, il lui arrivait de rester huit jours sans manger, pour maigrir… C'est surtout moi qu'il faut plaindre. J'ai une faim !

Le Garde. Je vous ai offert de partager mon repas.

La Nourrice. Madame refuse de manger, j'imite Madame. Madame veut mourir folle, folle je mourrai. C'est le rôle d'une loyale servante.

Le Garde. Je ne fais que penser à cet amour.

La Nourrice. A quel amour ?

Le Garde. Un amour qui vous oblige à mourir après la mort de ceux qu'on aime. Il était jeune ? beau ?

La Nourrice. Tenez (*Elle le mène devant la lucarne du sarcophage.*) Voilà de quoi il retourne.

Le Garde. Pas possible ! C'est pour cet homme que cette femme.

La Nourrice. C'est pour cet homme que cette femme. Parfaitement.

Le Garde. Je l'admire encore davantage. La passion dicte des folies, mais mourir par devoir, par simple devoir. Je ne savais pas qu'il existait des femmes si nobles.

La Nourrice. Si sottes.

Le Garde. Vous ne pouvez pas comprendre. Les soldats ne connaissent que des filles. Jamais ils ne rencontrent de femmes, de vraies femmes… Ne pourrai-je entrevoir mieux votre maîtresse ?

La Nourrice. C'est chose possible, si ses forces lui permettent de se tenir debout. Demain, je ne me sentirai sans doute pas très solide sur mes jambes.

Le Garde. Je vais garder mes trois morts.

La Nourrice. De quels morts parlez-vous ?

Le Garde. Trois filous auxquels l'Etat refuse la sépulture. On les expose sur un pilori et nos chefs craignent que leur bande ou leurs familles ne cherchent à déclouer leurs dépouilles. Je me dépêche. Si vous avez besoin de la moindre chose, appelez-moi

(Exit.)

SCÈNE TROISIÈME

La Veuve — La Nourrice

La Nourrice. Eh bien !... dormiez-vous ?

La Veuve. Non.

La Nourrice. L'avez-vous vu ?

La Veuve. Entrevu…

La Nourrice. Comment le trouves-tu ?

La Veuve. Il m'a paru posséder une silhouette charmante. Il est très fort, on dirait…

La Nourrice. Très fort.

La Veuve. Il rendra une femme de son milieu heureuse… Les Dieux l'assistent.

Elle vient s'asseoir auprès de la table où se trouvent les gâteaux du mort. Elle reste rêveuse, sur un coude.

La Nourrice. Avez-vous réfléchi ?

La Veuve (*comme sortant d'un rêve, sursaute*). A quoi ?

La Nourrice. A ce que Monsieur dirait s'il savait…

La Veuve. D'abord, il sait… il approuve, il m'appelle, il me regarde. Ensuite, l'avis de Monsieur n'a rien à voir avec

cette affaire. J'ai toujours été très indépendante. Monsieur m'a toujours laissée très libre…

La Nourrice. Justement. Il préservait la liberté de Madame et la sienne. Peut-être ne tient-il pas à ce que Madame le suive où il se trouve. Il me disait souvent : Ne répète pas à Madame quand je rentre et quand je sors, je déteste l'espionnage.

La Veuve. Par exemple ! Que me chantes-tu là ? Mon mari sortait et rentrait en cachette !

La Nourrice. En cachette n'est pas le mot. Il aimait sa liberté et savait la prendre.

La Veuve, Et moi qui jamais… (*Elle frappe sur la table.)* Les femmes seront toujours de pauvres dupes. Et toi qui l'aidais à me trahir. C'est le comble ! Je me vengerai.

La Nourrice. Parfait. Vengez-vous en ne vous offrant pas en sacrifice. Fuyez cette tombe. Mais ne me dites pas que j'aidais Monsieur à vous trahir. J'aidais Monsieur à conserver la paix du ménage.

La Veuve. Le fourbe.

La Nourrice. Voilà que vous exagérez encore. Monsieur était le contraire du fourbe. C'était un brave maître. La franchise en personne. Il détestait les drames et c'est pourquoi je devine qu'il doit détester le rôle que vous l'obligez à jouer.

La Veuve. Défends-le ! Continuez votre manège ! Heureusement que la personne de mon mari entre pour fort peu de chose dans ma mort et que des intérêts supérieurs m'y obligent.

La Nourrice. Vous appelez intérêts supérieurs qui vous obligent à mourir, l'égoïsme de votre belle-sœur et les langues de quelques sottes.

La Veuve (*rêveuse*). Ainsi donc, il sortait… Il rentrait… Il te consultait… (*tout en parlant, les yeux clignés regardant au loin, elle prend distraitement un des gâteaux du mort et le mange*)… C'est du propre !... Je suis heureuse de le rejoindre vite et de lui demander des comptes…

La Nourrice. Vous ne direz pas à Monsieur que j'ai dit…

La Veuve (*même jeu*). Les : elle a dit que tu as dit, ne sont pas mon genre. Sache-le. Non… Mais… c'est drôle… On croit (*elle mange un autre gâteau*) sous prétexte qu'on habite ensemble, savoir auprès de qui on habite… on habite avec des inco-nnus. C'est incroyable, incroyable… et justement, hier, je pensais… (*elle s'aperçoit qu'elle mange* :) Oh !

La Nourrice. Quoi ?

La Veuve. J'ai mangé distraitement des gâteaux du mort… Je parlais… Je rêvassais…

La Nourrice. C'est un sacrilège.

La Veuve. Et surtout je m'étais promis de rien manger, voilà le principal.

La Nourrice. Puisque Madame a mangé et que j'imite Madame, il n'y a plus aucune raison pour que je ne mange pas. Madame permet ?

Elle mange un gâteau.

La Veuve. Tant pis. Ce premier jour ne comptera pas. Nous ferons partir le jeûne de demain. L'essentiel est que personne au monde ne s'en doute. Il ne faut pas que notre garde sache que nous avons mangé.

La Nourrice. Au contraire. Il voudrait partager avec nous des mets solides ; et, puisque la partie est remise à demain, je propose d'accepter son offre.

La Veuve. Ecoute les conseils de ton ventre.

La Nourrice. Bous voilà plus sage.

La Veuve. Et… que te disait-il de moi, ce jeune homme ? Je dois lui paraître complètement folle.

La Nourrice. J'ai beau le contredire, il n'en veut pas démordre. Votre maîtresse, dit-il, doit être a cette époque où les femmes veulent et ne savent pas disparaître. Elle est plus adroite que les autres et passera pour une veuve sublime alors qu'elle doit être une femme mûre qui se retire à temps.

La Veuve (*se dresse*). Il a dit cela ! Il a osé ! Il ose !

La Nourrice. Dame, il vous voyait mal, dans l'ombre…

La Veuve. C'est lui !

La tête et le buste du garde apparaissent à la lucarne du tombeau.

SCÈNE QUATRIÈME

Le Garde — La Veuve — La Nourrice

Le Garde (*à la lucarne*) Mesdames !

La Nourrice (*à part*). J'ai été un peu fort.

La Veuve (*criant*). Garde ! Restes à cette lucarne. Regardez.

Elle se retourne dos au public et écarte sa robe.

Le Garde. Ouf !

La Veuve. Et maintenant, vous pouvez dire à ces Messieurs et Dames de la ville que je ne suis ni bancale, ni bossue, ni grosse, ni maigre, que j'ai quitté la vie en pleine forme et que je n'ai pas pris le premier prétexte venu pour disparaître.

Le Garde. Mais Madame…

La Nourrice. Ne faites pas l'idiot. Quittez cette lucarne. Vous avez l'air de la pleine lune.

Il se met à la porte.

La Veuve (*violente*). Entrez ou sortez. Ne restez pas sur une jambe à me contempler d'un air stupide.

Le Garde. Je sors, Madame, je sors…

Il se sauve.

La Veuve. Le voilà qui se sauve maintenant. Cours-lui après. Rattrape-le… l'imbécile.

La Nourrice. Ah ! bon… je vous le ramène.

Au moment où elle s'apprête à sortir on voit des lueurs et on entend des tambours.
Elle s'arrête.

La Veuve. Qu'est-ce que c'est que cette musique et ces torches ?

La Nourrice. Un vampire !

La Veuve (*par la lucarne*). Presque. C'est une visite de ma belle-sœur. Il est vrai que des esclaves l'accompagnent. C'est égal, pour qu'elle s'aventure à une heure pareille dans un cimetière, il lui faut un puissant motif. Va rejoindre notre jeune idiot. J'expédierai ma belle-sœur, à toute vitesse.

La nourrice, en sortant, croise la belle-sœur, d'une élégance tapageuse, et la salue très bas.

La Belle-Sœur. Vous sortez ?... Entre les tombes… Brrrrr !...

La Nourrice. Je vais faire une course pour Madame.

Elle disparaît.

SCÈNE CINQUIÈME

La Veuve —La Belle-Sœur

La Belle-Sœur. Chérie !

La Veuve. Chérie !

Elles s'embrassent.

La Belle-Sœur. Chérie ! Chérie ! Quelle horreur !

La Veuve. Pourquoi : quelle horreur ?

La Belle-Sœur. Habiter un endroit pareil. Ce matin, avec ce cortège et ce soleil, il paraissait moins sinistre. Chérie, je suis venue, poussée par une force. J'ai senti qu'il fallait tenter une suprême démarche et t'arracher à cette fin monstrueuse.

La Veuve. Ma décision est prise. Du reste, je n'aurais déjà plus la force de descendre de ce lit de repos.

La Belle-Sœur. C'est atroce, atroce. Je t'admire ! Si, si je t'admire et nous t'admirons toutes… Tu as très bonne mine.

La Veuve. Je me repose. Je n'ai rien fait que de fort naturel.

La Belle-Sœur. Evidemment. Moi, j'ai ma mystique, ma doctrine ; j'estime qu'il est plus difficile de renoncer aux petites choses qu'aux grandes. Ainsi, je sacrifierais très bien ma vie, s'il le fallait, toute de suite, mais je ne pourrais pas sacrifier

ma douche, mes biscottes. Je supporterais de voir décapiter quelqu'un : je tiendrais le coup, et il me suffit de m'égratigner un doigt pour que je me trouve mal. Je suis, hélas, la femme des petites choses… et à ce propos, je voudrais te demander un détail qui va te paraître d'une vulgarité… Ton testament ?...

La Veuve. Il est fait. Après ma mort, je te réserve, je vous réserve une surprise.

La Belle-Sœur. Moi, si en je t'en parle, c'est dans ton intérêt. J'avais peur que ton héroïsme t'empêche de penser à des riens quelquefois indispensables (E*lle se lève.*) Ouf !

La Veuve. Je ne te raccompagne pas.

La Belle-Sœur. Oh ! Chérie !... Du reste, je ne crois pas à cette horrible chose. Il faut te reprendre. La nuit porte conseil. Demain matin, le jour chassera tous ces fantômes. Tu rentreras en ville. Tu nous enterreras toutes ! Ma robe te plaît ?... Allons ! bonsoir. (*En passant devant le sarcophage, elle pose la main sur la lucarne.*) Bonsoir, toi !

La Veuve (*choquée*). Ecoute…

La Belle-Sœur. Eh ! Là ! On ne me fera pas changer de ton parce qu'une personne est vivante ou morte. Je garde mon style. J'ai une mystique. Que veux-tu, je n'ai pas besoin de me laisser mourir, moi pour vivre avec mes morts. Adieu chérie !

Elle disparaît. — Les torches et les tambours s'éloignent.

SCÈNE SIXIÈME

La Veuve — La Nourrice — Le Soldat

La Nourrice. Madame ! Madame !

La Veuve. Qu'y a-t-il ?

La Nourrice. Vous êtes seule ?

La Veuve. Oui, dépêche-toi.

La Nourrice (*au harde*). Entre — Madame, il est arrivé malheur à notre garde.

La Veuve. Malheur ? Que tu es rouge !

Le Garde. Hélas, Madame. Je surveillais trois cadavres condamnés au pilori sans privilège de sépulture. Je me sentais tellement attiré par cette lucarne (*il baisse la tête*) que j'ai abandonné mon poste. Je vais perdre ma place et ne pourrai plus vous revoir.

La Veuve. Est-ce cela qui te chagrine ?

Le Garde. Je l'avoue et je ferais n'importe quelle démarche pour trouver un mort de fraîche date et le mettre à la place du mien.

La Veuve. Mon mari sera enchanté, j'en suis sûre, de vous rendre ce petit service.

La Nourrice. Quoi !

Le Garde. Madame ! C'est impossible…

La Veuve. Qu'est-ce qui est impossible ? Les vivants viennent assez en aide aux morts pour que les morts viennent un peu en aide aux vivants. Un mort es un mort. Mon mari ne mourra pas plus parce qu'il remplacera votre mort, tandis que vous, vous perdriez votre place. A quelque chose malheur est bon. Il importe de voir de quel côte le dommage est le pire.

Le Garde. Je n'oserai jamais…

La Veuve. Ne faites pas de manières. Ce sarcophage commençait à me donner des cauchemars. (*A la nourrice :*) Aide-nous.

La Nourrice. Vous voulez sortir le sarcophage ?

La Veuve. Nous ne serons pas trop de trois pour ce travail. (*Au garde :*) Poussez, vous qui êtes le plus fort. Nous deux, nous tirerons.

Jeu de scène.

La Nourrice. Madame se rend compte. On ne peut pas le sortir. Il suffirait de déballer Monsieur.

La Veuve (*frappant du pied*). Il est entré, il sortira. C'est trop bête !

Le Garde. Il faudrait le pencher de travers.

La Veuve. Exact…

La Nourrice. Le visage va s'abîmer… L'empailleur a dit…

La Veuve. Le visage ! Le visage ! Il lui ressemble si peu…. Nous n'allons pas laisser cet enfant se perdre pour une crise de sentimentalisme grotesque.

Le Garde. Il passe !

La Veuve. Bravo. Il est passé !

Le sarcophage disparaît dehors.

Le Garde. Madame… Comment vous remercierai-je ?...

La Veuve. C'est facile (*A la nourrice :*) Explique-lui

La Nourrice. Ah ! bon !...

Elle parle à l'oreille du garde.

Le Garde (*cramoisi*). Oh !

La Veuve. JE vais te dire mon nom à l'oreille. Ecoute.

Elle le lui dit. Longue étreinte.

La Nourrice. Madame a eu du nez de me léguer sa fortune. Elle ne quittera pas le caveau de famille. Nous sommes riches !

Le Garde. Riches ! Vivre ensemble, ici, quel rêve ! Le silence… Les fleurs… et vous vivrez ! Tu vivras !

La Veuve. J'ai pensé que mon premier mari était d'une nature extrêmement indépendante, qu'il fallait lui laisser un peu la bride sur le cou, ne pas avoir l'air d'exercer une surveillance.

Le Garde. Elle pense à tout !

La Nourrice. C'est une femme de tête…

Le Garde. Et de cœur !

La Veuve. J'ai l'âge de raison, hélas !

Le Garde. Méchante ! C'est mon tour de te chuchoter mon nom à l'oreille.

Etreinte.

La Veuve. Nounou, il me fera mourir !

La Nourrice. Puisque vous le ferez vivre, c'est dans l'ordre. La mort est la mort. Ne parlez plus que de la vie !

Rideau.

LE BEL INDIFFÉRENT

Ecrit pour
MADEMOISELLE ÉDITH PIAF

Représenté pour la première fois
en 1940 au Théâtre des
bouffes – Parisiens
avec le décor de
CRHISTIAN BÉRARD

LE BEL INDIFFÉRENT

Une pauvre chambre d'hôtel, éclairée par les réclames de la rue. Divan-lit. Gramophone. Téléphone. Petit cabinet de toilette. Affiches. Au lever du rideau, l'actrice est seule, en petit robe noire… Elle guette à la fenêtre et court à la porte surveiller l'ascenseur, puis elle vient s'asseoir près du téléphone, puis elle met un disque d'elle et l'arrête. Elle retourne au téléphone et forme un numéro.

Allo… Allo, c'est vous Georgette ? Passez-moi Monsieur Totor. Si, trouvez-le. J'attendrai… Le voilà ? Parfait !... Passez-le moi. Quel raffut ! Vous avez un monde fou. Tant mieux ! Totor ? C'est toi… c'est moi… oui… Emile est en haut ? Non ? Tu l'as vu ? A quelle heure ? Il était seul ?... Ah ! ah ! Bon. Et tu ne te doutes pas où il allait ? Il ne t'a rien dit ? Il était noir ? Oh, je ne suis pas inquiète… j'avais une chose urgente à lui dire, et je n'arrive pas à mettre la main dessus. Ça marche ? Bravo, Moi ? Ohª moi, après mon tour de chant je rentre… je suis morte. Mieux… plutôt mieux. Le docteur ? Si tu crois que j'ai du fric pour voir les docteurs. Non… je me soigne… je rentre… je me couche. Emile ? Emile est un ange. Il est parfait pour moi. Mais si, il va rentrer. Il ne me quitte jamais… il devait avoir une affaire… Enfin ça va… je t'embrasse. Deux heures du matin ? Déjà ! Comme le temps passe. Allez… au revoir… au revoir Totor. Bonne chance.

Elle raccroche.
Elle entend le bruit de l'ascenseur et va écouter à la porte. On sonne à l'appareil, elle se précipite.

Allo… Ahª c'est vous ?... votre frère ? Naturellement qu'il est là votre frère. Il est là, mais il est dans la salle de bains. Je vais l'appeler. Emile ! Emile ! Quoi ? Tu ne peux pas venir ? Charmant. Allo… ce qu'il est grossier… Non… il me crie qu'il est tout nu et que ce ne serait pas convenable au téléphone. Si je suis sûre qu'il est là ? Vous êtes folle, Simone. Naturellement qu'il est là. Ce n'est pas ma faute s'il refuse de se déranger, de venir (*Criant*). Ta sœur trouve que tu pourrais te déranger…

(*Au téléphone*) il a un vocabulaire choisi. Non, il est dans l'eau et prétend rester dans l'eau. Je vous redemanderai.

Elle raccroche. — Entre les dents.

La garce !

Elle reprend sa faction. Bruit d'ascenseur. Elle se précipite. On entend une autre porte. Silence. Elle s'appuie, debout, contre la porte, épuisée ; elle va à la pendule et avance les aiguilles. A mi-voix :

C'est pourtant facile de téléphoner, de décrocher un appareil.

Elle regarde le téléphone et tout à coup se décide à mettre une cape. — Bruit de clefs. Elle ôte la cape. Elle se précipite sur le divan et prend un livre. La porte s'ouvre. Emile entre. C'est un magnifique gigolo, au bord de ne plus l'être. Il entre, et pendant ce qui va suivre, se déshabillera, allant du cabinet de toilette à la chambre en sifflotant.

Ta sœur a téléphoné. J'ai dit que tu étais dans ton bain. Ce n'était pas la peine qu'elle sache que tu n'étais pas rentré à l'hôtel. Que tu traînais n'importe où. Elle aurait été trop contente. Du reste elle ne téléphonait que pour se rendre compte. Elle répétait : vous êtes bien sûre qu'il est là ? Quelle garce !

Où étais-tu ? J'ai demandé chez Totor. On t'avait vu, mais on ne savait pas où tu étais. L'heure passe si vite. Je lisais… Je croyais que je venais de rentre de mon tour de chant. Et puis je regarde la pendule et je m'aperçois qu'il est une heure impossible… Où étais-tu ? (*Silence.*) Parfait. Tu ne veux pas répondre, comme d'habitude. Ne réponds pas, mon bonhomme. Ce n'est pas moi qui t'interrogerai, qui insisterai. Je ne suis pas

de ces femmes qui font des interrogatoires et qui marchent sur vos talons jusqu'à ce qu'elles sachent ce qu'elles veulent. Tu n'as rien à craindre.

Je te demande où tu étais. Tu refuses de répondre. La cause est entendue. Seulement, à l'avenir, moi j'en prendrai à mon aise. Pendant que Monsieur se promène, j'irai où bon me semble. Et je ne te rendrai pas de comptes. Ce serait trop facile. Merci. Monsieur fait ce qu'il veut, et Madame doit rester à l'hôtel enfermée à triple tour… j'ai compris. Je ne comprenais pas… j'ai compris. Bonsoir Messieurs et Dames. J'étais assez sotte pour me crever avec ce numéro de chant et cette boîte pleine de fumée… je rentrais comme une petite fille bien sage attendre Monsieur… Et Monsieur ne rentre pas. Monsieur est tranquille. Monsieur sait que Madame est à l'hôtel… qu'elle dort. Et Monsieur court le guilledou. Tout ça va changer. Dès demain j'accepte les offres des types qui m'envoient des fleurs et des lettres. Champagne, jazz et tout et tout. Et Monsieur verra comme c'est drôle d'attendre. D'attendre toujours.

> *Emile a passé sa robe de chambre, il se couche sur le lit, allume une cigarette et déploie un journal qui lui cache la figure.*

Lis ton journal. Lis ton journal, ou plutôt fais semblant de lire. Rien ne m'empêchera de crier. (*On frappe à la cloison, Elle continue plus bas :*) de crier ce que j'ai sur le cœur. Je sais que tu m'écoutes, que tu imites la sourde oreille. C'est très comode un journal. Derrière un journal on se cache, mais moi, derrière ce journal, je devine ta figure méchante et attentive, oui mon cher, at-ten-tive. Et je parlerai, je viderai mon sac. Rien ne

m'empêchera de vider mon sac. Lis ton journal. Lis ton journal. C'est si simple. Sais-tu, toi, ce que c'est que d'être malade, que de s'en aller de la caisse, que de tousser, que de chanter pour un public qui rigole et qui remue des soucoupes ? Sais-tu ce que c'est que de rentre vite chez soi… que d'espérer l'appui de la personne qu'on aime, que de trouver la chambre vide et que d'attendre ?

Attendre. Je la connais cette chambre. Si je la connais ! Je connais les réclames rouges et vertes qui s'allument et qui s'éteignent et qui ont l'air des tics d'un vieux maniaque. Je connais les taxis qui font semblant de s'arrêter, qui ralentissent et qui passent. Et chaque fois, le cœur s'arrête de battre. Je connais l'ascenseur qui monte à l'étage au-dessus ou qui s'arrête à l'étage au-dessous et le bruit des autres portes.

Je connais les aiguilles de la pendule qui vont à toute vitesse si on ne les regarde pas, et qui, si on les regarde, se glissent comme des voleurs… si lentement qu'on ne les voit pas remuer et qu'on croit que la pendule se trompe.

Attendre. Chez toi, faire attendre, c'est de l'art, un supplice chinois. Tu sais tous les trucs, tous les moyens les plus épouvantables de faire du mal et de nuire. Ce que j'ai attendu ! Je compte jusqu'à mille, jusqu'à dix mille, jusqu'à cent mille. Je compte mes pas entre la fenêtre et la porte. Je combine des calculs purs que mes pas comptent le double. Je mets un disque. Je commence un libre. J'écoute… J'écoute avec toute ma peau comme les bêtes. Et quelquefois je n'y tiens plus et je téléphone. Je téléphone dans une de ces sales boîtes où tu traînes, où tu dois torturer d'autres femmes. Et tu viens toujours

de partir. Et jamais on ne sait où tu es parti. Et la dame du lavabo prend une voix de mère poule, une voix compatissante. Ah ! je la tuerais ! Du reste, il est possible que je te tue. On cite des femmes qui ont tué leur amant pour moins que ça.

Attendre. Attendre. Attendre toujours. Il y a de quoi devenir folle. Et ce sont les folles qui tuent… Après je me tuerai. Je ne supporterai pas de vivre sans toi. J'en suis certaine. Mais que veux-tu, c'est un réflexe. Qui résisterait ? Je me le demande. Regarde, je parle, je parle, n'importe qui d'autre jetterait ce journal, me répondrait, s'expliquerait où me giflerait. Toi, non. Tu lis ton journal ou tu fais semblant de le lire. Je donnerais cher pour voir ta figure derrière ce journal. Ta figure de diable. Une figure que j'adore et qui me donne envie de prendre un revolver et de tirer dessus. Ecoute, Emile, j'ai bien réfléchi. Cette nuit, j'ai décidé de tout te dire. Tu es habitué à ce que je souffre en silence. Ace que je la boucle. Mais la mesure est comble. A deux heures je m'étais promis, si tu rentrais, de me taire, d'être gentille, de me coucher et de faire comme si je dormais, comme si tu me réveillais. A deux heures dix, la torture de l'ascenseur et des voitures a commencé. A deux heures un quart, ta sœur a eu l'idée géniale, lumineuse, de faire sa police, de voir si tu étais à l'hôtel, et à deux heures et demie, j'ai perdu le contrôle de moi-même. J'ai décidé, dé-ci-dé que je parlerais et que j'en finirais avec ce silence. Oh ! tu peux te taire, tu peux lire ton journal, tu peux te réfugier derrière ton journal. Je m'en fous. Je ne serai pas ta dupe. Je te vois, je te vois malgré le journal. Ma scène t'embête. Tu ne t'y attendais pas. Tu te disais : <<C'est une victime, profitons-en.>> Eh bien, non, non, non et non, je refuse d'être une victime et de me

laisser cuire à petit feu. Je vivrai. Je lutterai. J'obtiendrai gain de cause.

Je t'aime. C'est entendu. Je t'aime et c'est ta force. Toi, tu prétends que tu m'aimes. Tu ne m'aimes pas. Si tu m'aimais, Emile, tu ne me ferais pas attendre, tu ne me tourmenterais pas à chaque minute, à traîner de boîte en boîte et à me faire attendre. Je me ronge. Je ne suis plus que l'ombre de moi-même. Un fantôme… un vrai fantôme. Un fantôme couvert de chaînes, de toutes les chaînes que tu m'accroches. Un fantôme dans une oubliette.

Je sais ce que tu voudrais. Je le sais. Tu voudrais aller et venir, faire tout ce qui te passe par la tête, coucher avec la terre entière et savoir que moi, moi que tu aimes, paraît-il, je suis enfermée à triple tour dans un coffre—fort dont tu tiens la clef dans ta poche. Et alors, tu serais tranquille. C'est ignoble. Ignoble. Ton égoïsme dépasse les bornes. Seulement tu as oublié que j'étais une femme, pas une chose, que je chantais, que j'avais du succès, que je gagnais ma vie et que j'ai une foule de personnes prêtes à me défendre. Tous les inconnus de la radio et du disque. Ah ! il me suffirait de crier au secours et monsieur ne battrait que d'une aile. Emile ! Oh ! Bon !!! Continue. Lis ton journal, lis ton journal. Il y a beau temps que tu dois avoir fini de le lire. Je te conseille de le relire, de le lire de haut en bas et de bas en haut et de gauche à droite et de droite à gauche. Tu es grotesque. Voilà ce que tu es. Tu es grotesque. Monsieur est calme. Monsieur veut me prouver qu'il est calme. Et moi ? Est-ce que je ne suis pas calme ? Par exemple ! Je suis *le calme*. Un modèle de calme. Je ne connais pas beaucoup de femmes qui garderaient leur calme au point où je garde le mien. Il y a déjà

longtemps qu'une autre t'aurait arraché ce journal et t'aurait obligé à répondre quelque chose. Moi pas, j'ai décidé de conserver mon calme et je le conserverai.

C'est toi qui manques de calme. Je ne suis pas folle. Je vois ta jambe qui tremble et tes mains qui blanchissent. Tu crèves de rage. Tu crèves de rage parce que tut te sais en faute.

Où étais-tu ? J'ai téléphoné chez Totor, tu venais de partir, avec une poule sans doute. Sans doute cette poule immonde avec laquelle tu couches quand tu me racontes que tes collègues te demandent de monter à Marseille. Tais-toi… je te connais et je la connais. J'en suis sûre. Une femme qui a le double de ton âge et qui s'habille au marché aux puces. Les gens se retournent dans la rue. Et voilà la poule que Monsieur trouve. Voilà la poule avec laquelle il me trompe. Encore, j'apprendrais que tu me trompes avec une petite fille fraîche, neuve, une petite que tu lance s et que tu as dans la peau. Je ne dis pas que ça m'enchanterait. Non. Mais je te trouverais des excuses. Mais là. Une vieille femme, même pas riche, et qui te cherche des crosses et qui te rapporte quoi ? Quoi ? Je te le demande.

Enfin. Les hommes sont fous. Fous et vicieux, Et funestes. Funestes. Tu es funeste. Voilà le mot, je le cherchais. Tu es funeste !

Et ma santé ? tu y penses à ma santé ? Tu t'en moques. Si je crevais, je te débarrasserais. Tu crois que ça l'arrange, ma santé, d'attendre, d'attendre, d'attendre, d'attendre toujours. D'aller de cette fenêtre à cette porte et de cette porte à cette fenêtre. Il n'y avait pas de téléphone dans cet hôtel infect. Je

l'ai fait poser. Pourquoi ? Pour que Monsieur me rassure, me dise : << J'ai une affaire, je suis à tel ou tel endroit, ne t'inquiète pas, mon amour. Je rentre tout de suite. >> Dépense inutile. C'est ta sœur qui téléphone. Le téléphone est devenu un instrument de supplice en plus. Il y avait la sonnette d'en bas. Il y avait les clefs dans la porte. Il y avait la pendule. Il y a le téléphone. Ce téléphone que je regarde, que je dévore des yeux. Et le silence. Jamais Monsieur n'aurait l'idée, où il se trouve, Dieu sait où —je préfère l'ignorer— jamais il n'aurait l'idée de se dire : << Elle crève toute seule à l'hôtel. Ce n'est pas difficile. Je vais donner un coup de téléphone. >> Non, c'est trop de peine, il faudrait allonger le bras. Prouver à la poule avec laquelle tu es que tu en as une autre à la maison. Sortir de ton mystère, de ton << mutisme >>.

Emile. Emile. Un… Deux… Trois… tu t'obstines. Tu t'accroches à ce journal. Très bien. Je… je continuerai. Car tu écoutes. Je sais que tu écoutes et que je t'embête. Le sort en est jeté. Je te sortirai tout le paquet. Je te dirai tout ce que j'entasse depuis des mois. Je te dirai tout ce que j'ai sur le cœur. Une patate. Ça s'appelle une patate. J'ai une patate sur le cœur. Une patate énorme. Et il faut qu'elle sorte. Il faut qu'elle sorte ou j'en étoufferai.

Et tes mensonges. Quel menteur tu es ! Tu mens comme tu respires. Tu mens, tu mens, tu mens, tu mens, tu mens, tu mens. Tu mens à propos de bottes et continuellement. Si tu me dis que tu vas t'acheter une boîte d'allumettes c'est faux. Tu vas prendre un bock et vice-versa. Tu mens par habitude, pour le plaisir. L'autre jour, tu m'as raconté que tu allais chez le dentiste. Moi, je me doute de ton mensonge. Je me poste devant

l'hôtel de ta vieille poule et je t'ai vu sortir. Ne dis pas non, ne jure pas sur ta mère. Je t'ai vu. Tu n'avais pas besoin de me parler de dentiste. Il est vrai que d'aller chez le dentiste ou chez cette vieille poule, ça ne doit pas être beaucoup plus agréable. Enfin ça te regarde. Fais ce que tu veux. Ce qui me révolte, c'est le mensonge. Tu mens tellement que tu t'embrouilles dans tes mensonges, que tu te prends les pieds dans tes mensonges. Tu oublies ce que tu racontes en on est gêné pour toi. Je te l'affirme. Il m'arrive de rougir quand je t'écoute raconter des choses qui n'ont ni queue ni tête. Et tu as un aplomb, un aplomb ! Et remarque, je suis certaine que tu mens aussi à l'autre, aux autres, et que ton existence doit avoir la complication d'un cauchemar.

Dans le temps, au début, j'étais jalouse de ton sommeil. Je me demandais : <<Où va-t-il quand il dort ? Qui voit-il ? >> et tu souriais, tu te détendais, et je me mettais à haïr les personnages de tes rêves. Je te réveillais souvent pour que tu les plaques. Et toi tu aimais rêver et tu étais furieux que je te réveille. Mais ta figure béate, je ne la supportais pas.

Maintenant, si tu dors, je me dis : << Me voilà tranquille, il est là. Je peux le dorloter, le toucher, le regarder. >> Moi je dors mal. Je ne dors presque jamais. Je me dis : << Il dort et il ne court pas à droite et à gauche. Je l'ai, je le garde. >>

Emile[a] Je te jure que tu vous pousserais à commettre un crime. Je te le jure. Ou bien tu vous pousserais à oser tout et c'est toi qui commettrais un crime, qui tirerais, qui te ferais mettre en tôle. Tu te vois en tôle ? Ecoute-moi bien. J'ai pu me contenir, j'ai pu te parler avec patience. Seulement, ma patience est à

bout. Je te préviens que si, dans trois minutes… Tiens, je vais compter jusqu'à trente. Si quand j'aurai compté jusqu'à trente, tu ne lâches pas ce journal, je te préviens que je ferai un malheur. (*Elle compte.*) Un, deux, trois, quatre, cinq, etc. *jusqu'à vingt-quatre. A vingt-quatre le téléphone se fait entendre. Ele y va.)* Tu as de la chance. Allo. Allo. De la part de qui ? Non, ce n'est pas Monsieur Emile. Monsieur Emile lit son Journal. Ah… ah ! ah ! c'est vous. Oui… Parfaitement, attendez. (*La main sur le cornet, à Emile :*) Daigneras-tu répondre ? C'est ta vieille poule. (*Silence*), elle te demande (*Silence*). Non, Madame. Je… je lui ai dit que c'était vous. Il refuse de se déranger. Je vous répète qu'il lit son journal. (*Haut.*) Emile, veux-tu venir oui ou non ? (*A l'appareil.*) Non. C'est non… Mais Madame, je n'y peux rien… Vraiment ? Vraiment= Vous êtes charmante. Il refuse de vous parler, que voulez-vous que j'y fasse ? Oh !... (*Elle raccroche.*) Salope… (*Elle s'approche d'Emile.*) Merci Emile. Tu as été très chic. Je n'aurais jamais cru que tu serais aussi chic. Je serais morte de honte si tu avais parlé à cette femme. Emile… Je suis embêtante. Avoue ?... Pardonne-moi… Embrasse-moi… (*Elle écarte le journal, Emile dort, sa cigarette tombée.*) Ho, il dort ! Ça par exemple ! Et moi qui m'attendrissais, qui croyais…

Elle secoue.

Emile. Emile. Emile. Tu dors. Réveille-toi. (*Il se retourne de l'autre côté. Elle fait le tour du lit.*) Je te parlais et tu dormais. Ta vieille poule a téléphoné. Ta vieille poule a téléphoné. J'ai cru que tu refusais de te déranger, de lui répondre… Emile.

Emile la repousse d'un geste brusque. Il s'étire, se lève, allume sa cigarette et se dirige vers le cabinet de toilette ; elle le suit, il se rhabille.

Emile. Tu veux sortir. Prends garde. Je vais me jeter par la fenêtre. Je vais me tuer.

Elle ouvre la fenêtre et jette son mégot. Emile entre dans le cabinet de toilette sans qu'elle le voie. Elle quitte la fenêtre et, devant la chambre vide, devient folle.

Où es-tu Emile ? Emile ! Emile ! (*Il sort du cabinet de toilette.*) Ho ! J'ai eu peur. Je ne te voyais plus. Je te croyais sorti. (*Il se peigne.*) Mais… Emile… Qu'est-ce que tu fais ? Qu'est-ce que tu as ?... Tu te rhabilles. (*Il met son veston.*) tu sors ? C'est impossible ? Qu'est-ce que j'ai dit ? Emile, réponds-moi… réponds quelque chose... tu es trop dur, trop féroce. Tu me dois une explication. J'attends… j'attends… j'attends à en crever. Enfin tu arrives. J'ai à te parler. Je te parle et tu te plonges dans la lecture d'un journal. Et tu t'es endormi. Alors quoi. Tu n'as même pas entendu ce que j'avais à te dire. C'est trop fort. M'en vouloir et me punir de quoi ? (*Elle s'accroche. Il la repousse et ferme son veston.*) Ecoute, Emile, je reconnais que j'ai été violente, que tu détestes entendre la vérité… du moins certaines choses qui t'ennuient. Emile… Emile… Emile… Dis quelque chose. Parle. Ouvre la bouche. Ne reste pas comme un borgne, comme une statue. (*Il met son manteau.*) Hein ? Quoi ? Tu mets ton manteau. Ah ! non, tu ne sortiras plus. J'ai trop souffert. Je ne te laisserai plus sortir. Aie pitié de moi. Aie du cœur. Emile, tu as du cœur. Tu m'aimes… Si tu ne m'aimais pas, tu ne rentrerais pas. Et tu rentres. Tu rentres en retard, mais tu

rentres. C'est que tu tiens à moi. C'est que ce n'est pas fini. Parle. Jure-moi que ce n'est pas fini. (*Emile va au téléphone et compose un numéro. Elle s'accroche à son bras.*) Emile. Tu n'as pas le droit. Pense à tout ce que j'ai fait pour toi. Non… non… ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Je voulais dire : Pense à tous nos souvenirs de tendresse. Je sais bien que je n'ai rien fait pour toi… que je n'avais rien à faire et que si j'avais fait la moindre chose, c'était trop naturel.

Pardon. Je serai sage. Je ne me plaindrai pas. Je me tairai. Là… Là… Je me tairai. Je te coucherai et je te borderai. Tu dormiras. Je te regarderai dormir. Tu auras des rêves et dans les rêves tu iras où tu veux, tu me tromperas avec qui tu veux… Mais reste… reste… reste… je mourrais s'il fallait t'attendre demain et après-demain. (*Emile ouvre la porte. Elle s'accroche à lui.*) C'est trop atroce. Emile. Je t'en conjure. Reste… Regarde-moi… J'accepte. Tu peux mentir, mentir, mentir et me faire attendre. J'attendrai. J'attendrai autant que tu voudras.

Emile la repousse et sort en claquant la porte. — Elle court à la fenêtre pendant que le rideau tombe.

LE FANTOME DE MARSEILLE

Ecrit pour
MADEMOISELLE ÉDITH PIAF
d'après le conte portant le même titre
et publié par la
N.R.F.

LE FANTOME DE MARSEILLE

Monsieur le Juge d'Instruction, j'en ai eu aussi, moi, de l'instruction et puisque vous voulez que je vous raconte l'histoire, je vous la raconterai d'un bout à l'autre et je vous la raconterai dans votre langue à vous et pas dans la nôtre, parce que la nôtre de langue, vous n'y comprendriez pas un mot et que je veux que vous sachiez tout, Monsieur le Juge d'Instruction, tout. Toute la vérité et rien que la vérité. Parce que, voyez-vous, c'est une histoire très triste et, après, je peux tirer l'échelle. Et qu'on fasse de moi ce qu'on voudra, je m'en moque. C0est une histoire qui a l'air louche, Monsieur le Juge, et qui ne l'est pas. C'est une histoire propre, propre comme Maxime et une malheureuse histoire. Bête ! Bête ! et triste… Enfin bref, je vais vous la raconter.

Il faut d'abord vous dire que Maxime était joli—joli comme vous ne vous en faites pas une idée, tellement joli que j'en avais honte. Je me trouvais trop laide, trop laide pour Maxime et je ne pouvais pas arriver à croire qu'il était amoureux de moi. Mais j'étais amoureuse de lui, amoureuse folle. Folle d'amour, Monsieur le Juge, et je me répétais : Ce n'est pas possible, ma fille, il est trop joli pour toi, tu vas le perdre… Et j'ai la perdu… mais pas comme, je le croyais. C'est le sort, Monsieur le Juge. C'est dans les cartes. C'est dans la main. Contre ces machines-là, il n'y a rien à faire.

Il était si joli, si joli, que toutes les femmes étaient jalouses de ses cheveux, de ses cils, de sa taille, de sa peau. Et après le cambriolage… enfin, vous savez de quoi je cause… après le cambriolage de la rue Saint-Christophe, son collègue Alfred nous dit : moi je me tire.

LE FANTOME DE MARSEILLE

Maxime devait s'habiller en femme. C'est ça qui a été la cause de tout, Monsieur le Juge. C'est ce qui a fait son malheur. Quelle idée ! La police le recherchait. Et comme j'avais une copine en maison, chez Aline, on le cache chez Aline et on le déguise avec la robe de Rachel. On riait ! On riait ! Si on avait su ! Mais on ne savait pas. On ne sait jamais. Et c'est ça qui amène les catastrophes.

Vous le croirez ou vous ne le croirez pas, Monsieur le Juge, mais on s'habituait à le voir habillé en femme et on finissait par ne plus en parler, par trouver ça naturel. Et puis il était drôle Maxime et de son âge ! Parce que, Monsieur le Juge, j'en connais de son Âge qui sont encore plus vieux que vous — oh ! pardon, mais Maxime était de son âge. Jeune ! Jeune ! Et drôle ! Et il voulait absolument sortir habillé en femme et on avait beau lui dire que c'était dangereux, il s'entêtait et il n'écoutait personne.

Un soir—un dimanche—il est sorti faire un tour. Je le vois encore tourner le coin de la rue, sous une lanterne. Il nous a fait un geste que je ne peux pas vous montrer, Monsieur le Juge, à cause que je vous respecte. Oh ! Ce n'est pas qu'il y mettait de la malice, non ! Mais pour vous dire qu'il était gai et qu'il ne voyait pas le mal.

C'est à six heures, Monsieur le Juge, à six heures juste, près du Cercle des nageurs, qu'il s'est empêtre avec ses talons, qu'il a glissé et qu'il s'est fait renverser par une superbe automobile. Voilà le chauffeur qui s'arrête, le Monsieur qui descend (M. Valmorel) et on ramasse Maxime et on le dépose dans la voiture. Et en route vers la catastrophe. Vous pourrez croire qu'il y mettait du vice, que c'était un faux accident exprès. Et cætera, et cætera… Et ce pauvre M. Valmorel était ému. Figurez-vous, Monsieur le Juge, qu'il était malheureux avec sa femme et ses filles, que sa femme et ses filles étaient à Vichy

et que ce pauvre brave homme avait une garçonnière vide et qu'il cherchait partout une brave fille pour l'installer dedans.

Et il installe Maxime et comme Maxime avait le trac de se faire pincer il ne voulait pas qu'on le touche et plus il repoussait M. Valmorel, plus M. Valmorel prenait feu et croyait avoir découvert une vertu.

Alors M. Valmorel l'installe et lui dit qu'il l'apprivoisera et cætera et cætera et comme il fallait une femme de chambre, Maxime m'a fait venir. Oh ! non ! Monsieur le Juge. Non, non. Non, on n'avait aucune mauvaise idée de derrière la tête. Maxime m'aimait et voulait rire, un point c'est tout.

Après quinze jours de cette comédie. M. Valmorel a voulu épater ses copains et sortir avec sa conquête. Il voulait mener Maxime dans une boîte de nuit. Moi, je le suppliais de mettre les voiles. Mais non Maxime se marrait et il me traitait d'idiote. Tout ce que j'ai pu obtenir puisqu'il avait la bague… Ah ! oui… j'oubliais, M. Valmorel lui avait donné une bague… une bague en or… Tout ce que j'ai pu obtenir, c'est que la nuit même on effrayerait M. Valmorel avec le revolver. Maxime avait acheté ce revolver—je le gardais dans ma poche de tablier—et qu'on mettrait les voiles—quoi… qu'on prendrait le large.

Il fallait voir Maxime en robe élégante ! << Rachel, que me disait Monsieur, regardez Mademoiselle ! On dirait une dame—une vraie dame >> et on n'avait plus envie de rire, on crevait de peur.

Tout est arrivé à la sortie de cette boîte chic. Maxime avait bu du champagne et on devait le regarder, se demander d'où sortait cette poule et cætera et cætera. Bref, ils quittaient la boîte ensemble et, au bout d'un escalier de marbre, Maxime voit le

chasseur, en bas, qui le reconnaît. C'était Alfred son collègue du cambriolage.

Mon Maxime oublie M. Valmorel, et sa robe et qu'il est une femme. Il siffle dans se doigts, il enfourche la rampe, il glisse… et (*silence*) voilà comme il s'est tué Monsieur le Juge. Il a perdu l'équilibre. Il a été donner de la tête contre les dalles. Ah ! misère… Alfred m'a raconté sa chute. Une pauvre petite chose, Monsieur le Juge d'Instruction, une pauvre petit chose écrasée, les jambes et les bras dans tous les sens et sa petite gueule comme s'il dormait et sa robe déchirée de long en large et… enfin… Monsieur le Juge… vous comprenez… C'était un mort, quoi. C'était pas une morte.

Il y avait une foule de personnes curieuses et des curieux, et la police. M. Valmorel était changé en statue. Et on le regardait regarder mon pauvre Maxime et ces salopards ricanaient. Ils ricanaient ! Alfred a poussé M. Valmorel dans sa voiture. Moi, j'attendais Maxime à la maison. On sonne. J'ouvre. Je tenais le revolver dans ma poche. M. Valmorel faisait peine à voir. Il faisait mal ! Et Alfred m'a crié : << Maxime est mort. Le vieux sait tout. >> Tout quoi ? Mort ? Maxime ! Je regardais Alfred. Je regardais M. Valmorel. Je devenais folle ! Et j'ai vu de grosses larmes sur sa figure. Maxime était mort… Et Alfred racontait et je n'écoutais pas. Je regardais les larmes couler sur la figure de M. Valmorel. Dieu me pardonne, Monsieur le Juge d'Instruction, pour ce que j'ai cru. J'ai cru… J'ai cru qu'on me roulait, que Maxime et le vieux étaient de mèche. J'ai tiré.

Alors voilà. Il ne me reste plus a rien à vous dire, Monsieur le Juge. Il ne me reste plus rien sur la terre. Et même que Maxime serait pas mort, j'aurais plus osé, je n'aurais plus osé le regarder en face.

Et quant à M. Valmorel, je ne regrette rien, Monsieur le Juge, rien. Je l'ai débarrassé d'un mauvais rêve. Si je n'avais pas tué M. Valmorel, il n'aurait pas pu vivre. Pas plus que moi. Il aimait, Monsieur le Juge d'Instruction, il aimait, il était amoureux. Et il était amoureux d'un fantôme.

ANNA LA BONNE

ANNA LA BONNE

Ecrit pour Mademoiselle
MARIANNE OSWALD
Musique de l'auteur.

ANNA LA BONNE

Ah ! mademoiselle, ah ! mademoiselle,

Mademoiselle Annabel,
Mademoiselle Annabel Lee,
Depuis que vous êtes morte
Vous avez encore embelli.
Chaque soir, sans ouvrir la porte,
Vous venez au pied de mon lit.
Mademoiselle, mademoiselle,
Mademoiselle Annabel Lee.

Sans doute vous étiez trop bonne,
Trop belle et même trop jolie…
On vous portait des fleurs comme sur un autel.
Et moi, j'étais Anna la Bonne,
Anna, la bonne de l'hôtel.
Vous étiez toujours si polie.
Et peut-être un peu trop polie.
Vous habitiez toujours le grand appartement
Et la chose arriva je ne sais plus comment.

Si. Bref, j'étais celle qu'on sonne.
Vous m'avez sonnée une nuite
Comme beaucoup d'autres personnes

ANNA LA BONNE

Et ce n'est pas assez d'ennuis
Pour… enfin… pour qu'on assassine.
Nous autres, on travaille, on dort :
Les escaliers… les corridors
Mais vous, c'étaient les médecines
Pour dormir : << Ma petite Anna,
Voulez-vous me verser dix gouttes…
Dix, pas plus ! >> Je les vers toutes.
Je commets un assassinat.

Que voulez-vous, j'étais la bonne ;
Vous étiez si belle, si bonne,
Vous receviez un tas de gens,
Vous dépensiez un tas d'argent,
Et les sourcils qu'on vous épile,
Les ongles… et le sex-appeal !
Ah ! mademoiselle, mademoiselle,
Mademoiselle Annabel,
Mademoiselle Annabel Lee,
Depuis que vous êtes morte,
Vous avez encore embelli.
Mademoiselle… mademoiselle…
Mademoiselle Annabel Lee.

Vous croyez que l'on me soupçonne
Le police, les médecins…
Je suis Anna, celle qu'on sonne,
On cherche ailleurs les assassins.
Mais vos princes, vos ducs, vos comtes
Qui vous adoraient à genoux,
Plus rien de ces gens-là ne compte

ANNA LA BONNE

Le seul secret est entre nous.

Vous pensez que je m'habitue ?
Jamais. Elle viendra demain.
Vraiment, ce n'est pas soi qui tue :
Le coupable, c'est votre main.
<< Dix gouttes, Anna, mes dix gouttes >>
Et je verse tout le flacon
Ah ! cette histoire me dégoûte :
Un jour, je finirai par sauter d'un balcon.

Et cet enterrement ! Avez-vous une idée
De ce qu'il coûte, au prix où revient l'orchidée ?
Elle devait partir sur son yacht pour Java.
La Java !

Sonnette.

On y va. On y va… On y va.

LA DAME DE MONTECARLO

Ecrit pour Mademoiselle
MARIANNE OSWALD
Musique de l'auteur.

Quand on est morte entre les mortes,
Qu'on traîne chez les vivants—
Lorsque tout vous flanque à la porte
Et la ferme d'un coup de vent,
Ne plus être jeune et aimée…
Derrière une porte fermée,
Il reste de se fiche à l'eau
Ou d'acheter un rigolo.
Oui, messieurs, voilà ce qui reste
Pour les lâches et les salauds.
Mais si la frousse de ce geste
S'attache à vous comme un grelot,
Si l'ont craint de s'ouvrir les veines,
On peut toujours risquer la veine
D'un voyage à Monte-Carlo.

CHANT

Monte-Carlo ! Monte-Carlo !
J'ai fini ma journée.
Je veux dormir au fond de l'eau
De la Méditerranée.
Monte-Carlo ! Monte-Carlo !

Après avoir vendu votre âme
Et mis en gage des bijoux
Que jamais plus on me réclame,
La roulette est un beau joujou.

C’est joli de dire : je joue.
Cela vous met le feu eux joues
Et cela vous allume l’œil
Sous de joyeux voiles de deuil
On porte un noble nom de veuve.
Un titre donne de l’orgueil !
Et folle, et prête, et toute neuve,
On prend sa carte au casino.
Voyez mes plumes et mes voiles,
Contemplez le strass de l’étoile
Qui me mène à Monte-Carlo.

La chance est femme. Elle est jalouse
De ces veuvages solennels.
Sans doute elle m’a cru l’épouse
D’un véritable colonnel.
J’ai gagné, gagné sur le douze.
Et puis les robes se décousent,
La fourrure perd ses cheveux.
On a beau répéter : << Je veux >>,
Dès que la chance vous déteste,
Dès que votre cœur est nerveux,
Vous ne pouvez plus faire un geste,
Pousser un sou sur le tableau
Sans que la chance qui s’écarte
Change les chiffres et les cartes
Des tables de Monte-Carlo.

Les voyous ! les buses ! les gales !
Ils m’ont mise dehors… dehors…
Et ils m’accusent d’être sale

De porter malheur dans leurs salles,
Dans leurs sales salles en stuc.
Moi qui aurais donné mon truc
A l'œil, au prince, à la princesse,
Au duc de Westminster, au duc,
Parfaitement. — Faut que ça cesse,
Qu'ils me criaient, votre boulot !
Votre boulot ?... Ma découverte.
J'en priverai les tables vertes
C'est bien fait pour Monte-Carlo.

REFRAIN
Monte-Carlo ! Monte-Carlo !
Etc.

Et maintenant, moi qui vous parle,
Je n'avouerai pas les kilos
Que j'ai perdis à Monte-Carle
(Monte-Carle ou Monte-Carlo)
Je suis une ombre de moi-même…
Les martingales, les systèmes
Et les croupiers qui ont le droit
De taper de loin sur vos doigts
Quand on veut faucher une mise.
Et la pension où l'on doit
Et toujours la même chemise
Que l'angoisse trempe dans l'eau.
Ils peuvent courir. Pas si bête.
Cette nuit je pique une tête
Dans le mer de Monte-Carlo.

REFRAIN

Monte-Carlo ! Monte-Carlo !

Etc.

RÉCITÉ

Par l'auteur pour un disque de

LA COMPAGNIE ULTRAPHONE

LE FILS DE L’AIR

La mère ouvre l'ombrelle et dit : << Marche devant. >>
Mais un bohémien, vite comme le vent,
Rusé comme la foudre, et féroce comme elle.
A vu l'enfant jouer loin de la blanche ombrelle.
Lorsque la mère crie : << Au secours ! Au secours ! >>,
On ne peut plus courir après l'homme qui court.
Vous pouvez supplier, menacer, pauvre mère :
Votre fils est en fuite au bras d'une chimère.
Déjà sa gorge est lasse à force de crier :
Il dort. Il rêve. Il tombe au fond d'un encrier.
Il se réveille, et croit que c'est un autre rêve.
Il se réveille, et croit que c'est un autre rêve.
Car il voit les logis des enfants qu'on enlève,
Pareil à la Grande Ourse, étoilé, dételé,
Toujours prêt à la halte et prêt à s'en aller.
Ce logis merveilleux circule sur des roues.
Et la mère s'agite, et la mère s'enroue.
Et la mère sanglote et revient sur ses pas,
Et cherche son enfant et ne le retrouve pas.
En vain la mère folle alerte la police :
Les voleurs et la foudre ont la même malice
Et la police, hélas ! n'a pas beaucoup de flair.
Or les enfants volés savent marcher en l'air.
Le travail du matin exige que l'on ose
Sur le fil avancer vêtu d'un maillot rose.
Pour réussir il faut du calme et du coup d'œil.

Et la mère est assise, en costume de deuil,
Et la mère est assise auprès d'une fenêtre.
Mais les enfants volés n'ont point l'ennui de naître
Ils surgissent soudain, on ne sait d'où, ni quand,
Chez les romanichels, autour d'un feu de camp.
Ils ont droit à du vin si la recette est forte.
L'enfant bat du tambour, vole. Sa mère est morte.
Vaste est le monde, et neuf, et nocturne, et troublant.
Mères, méfiez-vous des fenêtres, des portes,
Des fils ensorcelés par ceux qui les emportent,
Et des logis traînés par quatre chevaux blancs.

CHANSONS
et
MONOLOGUES

Ces chansons et monologues
ecrits pour
JEAN MARAIS
furent dits à la radio
avec accompagnement musical de
JEAN WIENER

LE MENTEUR

Je voudrais dire la vérité. J'aime la vérité. Mais elle ne m'aime pas. Voilà la vérité vraie : la vérité ne m'aime pas. Dès que je la dis, elle change de figure et se retourne contre moi. J'ai l'air de mentir et tout le monde me regarde de travers. Et pourtant, je suis simple et je n'aime pas le mensonge. Je le jure. Le mensonge attire toujours de ennuis épouvantables et on se prend les pieds dedans et on trébuche et on tombe et tout le monde se moque de vous. Si on me demande quelque chose, je veux répondre ce que je pense. Je veux répondre la vérité. La vérité me démange. Mais alors, je ne sais pas ce qui se passe. Je suis pris d'angoisse, de crainte, de la peur d'être ridicule et je mens. Je mens. C'est fait. Il est trop tard pour revenir là-dessus. Et une fois un pied dans le mensonge, il faut que le reste passe. Et ce n'est pas commode, je vous le jure. C'est si facile de dire la vérité. C'est un luxe de paresseux. On est sûr de ne pas se tromper après et de ne plus avoir d'embêtements. On a les embêtements sur place, vite, à la minute, et ensuite les choses s'arrangent. Tandis que moi ! Le diable s'en mêle. Le mensonge n'est pas une pente à pic. Ce sont des montagnes russes qui vous emportent et qui vous coupent le souffle, qui vous arrêtent le cœur et vous le nouent dans la gorge.

Si j'aime, je dis que je n'aime pas et si je n'aime pas je dis que j'aime. Et vous devinez les suites. Autant se tirer un coup de revolver et en finir. Non ! J'ai beau me sermonner, me mettre devant l'armorie à glace, me répéter : tu me mentiras plus. Tu me mentiras plus. Tu ne mentiras plus. Je mens. Je mens. Je mens. Je mens pour les petites choses et pour les grandes. Et s'il m'arrive de dire la vérité, une fois par hasard, par surprise, elle se retourne, elle se recroqueville, elle se ratatine, elle grimace et elle devient mensonge. Les moindres détails se

liguent contre moi et prouvent que j'ai menti. Et… ce n'est pas que je suis lâche… chez moi je trouve toujours ce qu'il faudrait répondre et j0imagine les coups qu'il faudrait donner. Seulement sur place, je me paralyse et je garde le silence. On me traite de menteur et je la boucle. Je pourrais répondre : vous mentez. Je n'en trouve pas la force. Je me laisse injurier et je crève de rage. Et c'est cette rage qui s'accumule, qui s'entasse en moi, qui me donne de la haine.

Je ne suis pas méchant. Je suis même bon. Mais il suffit qu'on me traite de menteur pour que la haine m'étouffe. Et ils ont raison. Je sais qu'ils ont raison, que je mérite les insultes. Mais voilà. Je ne voulais pas mentir et je ne peux pas supporter qu'on ne comprenne pas que je mens malgré moi et que le diable me pousse. Oh ! je changerai. J'ai déjà changé. Je ne mentirai plus. Je trouverai un système pour ne plus mentir, pour ne plus vivre dans le désordre épouvantable du mensonge. On dirait une chambre pas faite, des fils de fer barbelés la nuit, des couloirs et des couloirs du rêve. Je guérirai. J'en sortirai. Et, du reste, je vous en donne la preuve. Ici, en public, je m'accuse de mes crimes et j'étale mon vice. Et n'allez pas croire que j'aime étaler mon vice et que c'est encore le comble du vice que ma franchise. Non, non. J'ai honte. Je déteste mes mensonges et j'irais au bout du monde pour ne pas être obligé de faire ma confession. Et vous, dites-vous la vérité ? Etes-vous dignes de m'entendre' Au fait, je m'accuse et je ne me suis pas demandé si le tribunal était en mesure de me juger, de me condamner, de m'absoudre.

Vous devez mentir ! Vous devez mentir tous, mentir sans cesse et aimer mentir et croire que vous ne mentez pas. Vous devez vous mentir à vous-mêmes. Tout est l` ! Moi je ne me mens pas à moi-même. Moi j'ai la franchise de m'avouer que je mens, que je suis un menteur. Vous, vous êtes des lâches. Vous m'écoutiez, vous vous disiez : quel pauvre type[a] et vous

profitiez de ma franchise pour dissimuler vos mensonges. Je vous tiens ! Savez-vous, Mesdames, Messieurs pourquoi je vous ai raconté que je mentais, que j'aimais le mensonge ? Ce n'était pas vrai. C'était à seule fin de vous attirer dans un piège et de me rendre compte, de comprendre. Je ne mens pas. Je ne mens jamais. Je déteste le mensonge et le mensonge me déteste. Je n'ai menti que pour vous dire que je mentais.

Et maintenant je vois vos visages qui se décomposent. Chacun voudrait quitter sa place et redoute d'être interpellé par moi.

Madame, vous avez dit à votre marie que vous étiez hier chez votre modiste. Monsieur, vous avez dit à votre femme que vous dîniez à votre cercle. C'est faux. Faux. Faux. Osez me donner un démenti. Osez me répondre que je mens. Osez me traiter de menteur. Personne ne bouge ? Parfait. Je savais à quoi m'en tenir. Il est facile d'accuser les autres. Facile de les mettre en mauvaise posture. Vous me dites que je mens et vous mentez ! C'est admirable. Je ne mens jamais. Vous entendez ! Jamais. Et s'il m'arrive de mentir c'est pour rendre service… pour éviter un drame. De pieux mensonges. Forcément, il faut mentir. Mentir un peu… de temps à autre. Quoi ? Vous dites ? Ah ! je croyais… non… parce que… je trouverais étrange qu'on me reprochât ce genre de mensonge. Venant de vous ce serait drôle. De vous qui mentez à moi qui ne mens jamais.

Tenez, l'autre jour—mais non vous ne me croiriez pas. Du reste, le mensonge… le mensonge. C'est magnifique. Dites… imaginer un monde irréel et y faire croire—mentir ! Il est vrai que la vérité a son poids dur et qu'elle m'épate. La vérité. Les deux se valent. Peut-être que le mensonge l0emporte… bien que je ne mente jamais. Hein ? J'ai menti ? Certes. J'ai menti en vous disant que je mentais. Ai-je menti en vous disant que je mentais ou en vous disant que je ne mens pas. Un menteur ! Moi ? Au fond je ne sais plus. Je m'embrouille. Quelle drôle

d'époque. Suis-je un menteur ? Je vous le demande ? Je suis plutôt un mensonge. Un mensonge qui dit toujours la vérité.

PAR LA FENÉTRE

PAR LA FENÉTRE

Mademoiselle ! Mademoiselle ! Holà ! Hep ! Hep ! Attendez une minute ! Quoi ? En voilà des façons. Regardez en l'air—regardez comme je me penche ! Je dois me découper sur le ciel et avoir l'air d'un ange. Un ange qui vous parle, cela mérite une réponse—Non ? Cela mérite pour le moins qu'on lève la tête au leu de fixer le bec de gaz et de hausser les épaules. Il est vrai que si vous haussez les épaules—vu d'où je suis—d'où je me penche—cela vous rapproche, cela fait un peu comme si vous preniez votre vol afin de monter me rejoindre.

Hé là ! Hé là ! Dites ? Psst ! Psst ! Pas de blague. Ah ! Bon. Je croyais que vous alliez partir—que vous alliez prendre le large. Mais je vois qu'il ne s'agissait que de long en large, que de marcher de long en large et que de vous dégourdir les jambes. Sans doute, prenez-vous votre élan. Car vous monterez. Vous montez—vous montez—Vous montez. JE LE VEUX.

Je devine ce que vous vous dites : Il serait si facile de descendre. Rien de plus simple. Je pourrais même sauter par la fenêtre. Me pencher, me pencher, me pencher, et tomber, comme si la mort en personne et du fond du ciel crachait à vos pieds un jet de salive dégoûtante.

Et vous vous trompez.

CAR—si je vous obéissais—par légèreté—si je me laissais tomber à vos pieds et à celui du bec de gaz—entre vos pieds et celui du bec de gaz, par ma fenêtre du cinquième étage, qu'arriverait-il ?

PAR LA FENÉTRE

Je descendrais lentement—lentement—majestueusement, tel un parachutiste. Et, du coup, il vous serait difficile de bouder, de vous entêter et de ne pas lever la tête. Oh ! crierait la rue et le monde. Oh ! un jeune homme qui vole ! Vite, vite, regardez tous. Et—car vous êtes curieuse et sensible aux prodiges—vous re-gar-de-riez. Et vous me verriez descendre avec calme et me poser en silence devant votre petite personne.

Non. Non et non ! On ne descend pas vers le bonheur. On y monte. On y monte. C'est triomphal et naturel. On cesse de battre le macadam avec le bout de son pied. On se décide, on lève la tête. On agite son sac, on prend ses jambes à son cou (*sic*) et on fonce sur la première porte cochère à gauche. On sonne. On ouvre. On referme. Et ce coup de canon vous annonce dans mon royaume. On passe devant la concierge que la curiosité dévore. On traverse la cour. On trouve une porte au-dessus de laquelle la lettre B (Bonheur) est inscrite. On grimpe des marches. Un étage—un autre étage—un autre étage—un autre étage- Ces étages à pic que le garçon laitier dégringole, accompagné de cloches. On grimpe—on grimpe—on grimpe et on arrive. On arrive en face d'une petite porte qui affiche le chiffre 13 : chance ! Bonheur et chance ! Toc. Toc. Qui frappe à ma porte ? J'ouvre. C'est moi ! Je veux dire : C'est vous. C'est vous, c'est moi, c'est nous.

Hé là ! là !... Hé là !

Savez-vous ce que je possède dans ce cinquième étage vers lequel vous refusez de lever la tête ? Savez-vous ce que je possède ? Tous les trésors de l'Inde et de Chine. La lampe d'Aladin et la manière de s'en servir. Et ce n'est pas fini. Attendez ! Attendez donc ! J'ai trois voiliers blancs dessus la mer jolie, l'un chargé d'or, l'autre d'argenterie et ran ranrataplan, dessus la mer jolie. C'est-à-dire qu'ils étaient sur la mer jolie—mais à l'heure actuelle leurs cargaisons

s'entassent chez moi—chez moi—chez nous—chez nous. Chez toi. Hé ! Hé ! Hé là ! Que faites-vous ? Non—Pas de blague. Restez… Restez ou je te saute.

Oui, naturellement, vous me répondrez : Il refuse de descendre ! Je refuse de descendre parce que ce serait une faute, une faute irréparable… Vous nous voyez bras dessus, bras dessous, le long du fleuve. La nuit tombe. Et de banc en banc on échoue au poste de police. Quelle faute !

Tandis que *là*—Vous montez et la minuterie du surnaturel s'allume. Et les trompettes sonnent. Et des orgues jouent. Et les journaux impriment : << On cherche une jeune fille. >>

Quoi ? Par exemple ! Cet immonde individu—cet individu qui nous dérangerait—qui venait de tourner le coin de la rue vide—qui allait passer et qui s'arrête, voilà qu'il met son bras sous le vôtre et qu'il vous emporte. Et elle rit. Elle ose rire ! Je dirai tout. Cette barre de fenêtre n'est plus une barre d'appui. C'est une barre de tribunal. Je jure de crier la vérité, rien que la vérité. Ce serait trop commode. Une petite dame qui donne des rendez-vous á un individu immonde sous ma fenêtre et qui en profite pour essayer de ma faire croire qu'elle veut monter chez moi — qu'il faut que je descende, que je saute par la fenêtre — que je me tue. Et j'étais à un doigt de la croire. Oui—vous ! Vous! avec votre petit chapeau absurde. Oh ! monsieur, inutile de prendre des airs et de marcher plus vite pour que les gens aux fenêtres croient que je ne m'adresse pas à vous. C'est à vous que je d'adresse. Immonde individu ! Voleur ! Espèce de voleur ! Vous n'y couperez pas. Un agent ! Il tombe à pic. Monsieur l'agent, monsieur l'agent ! Hé ! vite ! Ce sont des voleurs ! Arrêtez-les !

JE L’AI PERDUE

JE L'AI PERDUE

C'est à la fête, c'est à la fête, c'est à la fête que je l'ai trouvée et à la fête que je l'ai perdue. C'était une grande fête. Une fête avec le tir à la carabine et les gaufres et les billards japonais et les bouteilles de champagne et les baraques et les manèges. Et les manèges tournaient et mugissaient et les billards carambolaient et les gaufres embaumaient et les carabines tiraient. J'ai tiré à la carabine. Je tire très bien à la carabine et je m'en vante. Attendez ! Non—je me trompe ! Je ne l'ai pas rencontrée aux gaufres. C'est aux gaufres que je l'ai trouvée. Les gaufres embaumaient et elle en mangeait à pleines dents et elle a soufflé sur sa gaufre et j'ai été couvert de poudre blanche. Et elle riait et je lui ai dit : Comment vous appelez-vous ? Et elle m'a crié : Je vous le dirai après.

Après, nous avons été au tir et c'est au tir que je l'ai perdue. Au tir je cassais toutes les pipes et à chaque fois elle criait : bravo ! Et comme il ne restait plus de pipes, j'ai visé l'œuf du jet d'eau—et en le visant je lui criais : Comment vous appelez-vous ? Et elle répondait : Je vous le dirai après. Je tire—l'œuf saute. Je me retourne. Elle n'était plus là. Je l'avais perdue. Je l'avais perdue à la baraque de tir. Et je l'ai retrouvée. Je courais, je courais comme un fou, je me cognais, on m'insultait et je l'ai retrouvée aux bouteilles de champagne. J'ai acheté des anneaux. Une foule d'anneaux et j'ai envoyé les anneaux avec elle. Et je lui criais : Comment vous appelez-vous ? Et elle me répondait : Après ! Je vous le dirai après ! Hop ! Allons ensemble aux balançoires. Ce sont de grandes balançoires qui montent, qui montent et qui redescendent. On monte, on monte et on redescend et on meurt. Et je l'ai perdue. Je l'ai encore perdue aux bouteilles de champagne. Aux balançoires—personne ! Et la nuit tombait—et les lumières s'allumaient—et

les ombres bougeaient et je l'ai retrouvée. Oui ! je l'ai retrouvée au manège. Le manège se mettait en marche et elle y montait. J'ai eu le temps de lui crier : << Dites-moi votre nom >> et de l'entendre me répondre : << Je vous le dirai après. >> Et l'orchestre se met en marche, l'orchestre et les carrosses d0or et les miroirs et les lampadaires. Elle était toute seule sur une bête d'apocalypse qui se vissait jusqu'au ciel et qui se dévissait jusqu'en enfer—et à chaque tour je la voyais en haut de sa vis de cuivre— et elle riait—et elle montait et elle descendait—et je criais : Dites-moi votre nom ! —et je devinais sa réponse à la forme de sa bouche.

Et je l'ai perdue. Voilà comment je l'ai perdue. Je l'ai trouvée aux gaufres et je l'ai perdue au tir. Je l'ai retrouvée au champagne et je l'ai perdue aux balançoires. Et c'est au manège—au manège que je l'ai retrouvée. Et c'est au manège que je l'ai perdue.

A chaque tour je la voyais qui riait et qui se cabrait et voilà que les carrosses ralentissent, que le manège tourne de moins en moins vite. Et l'orchestre s'arrête et tout s'arrête et je m'élance, car son animal se trouvait en face de moi. Et elle n'était plus sur son animal. Elle n'y était plus. Où était-elle ? Je l'avais retrouvée pour la perdre. Et j'ai couru dans la fête et j'ai couru dans la poussière et j'ai couru dans les ombres. Et je criais : Comment vous appelez-vous ? Et personne ne me répondait. C'est à la fête que je l'ai rencontrée. C'est à la fête que je l'ai perdue. N'allez jamais dans les fêtes ! On s'y trouve et on s'y perd. On s'y rencontre et on se cherche. Car maintenant je la cherche ! Je ne sais pas comment elle s'appelle ! Je l'appelle ! Hep ! Hep ! Hep ! Je la cherche ! Je la cherche ! Je la cherche ! Je la cherche et je ne la retrouverai plus.

LIS TON JOURNAL

LIS TON JOURNAL

Thème du
BEL INDIFFÉRENT
à l'usage d'un
acteur

LIS TON JOURNAL

Lis ton journal ! Lis ton journal ! Je connais ce système ! C'est un système admirable. Je crie, je questionne, je m'énerve, je perds la tête. Devant quoi ? Devant un journal. Je vois tes mains qui le tiennent, je vois tes genoux et ton pied qui bouge en mesure, et moi je perds toute mesure, et derrière ce journal, derrière ce sale journal, je devine ta figure démoniaque. Je sais que tu me trouves grotesque ! Tu trouves grotesque un type qui aime et qui a du cœur, toi, toi, qui prétends m'adorer et savoir m'adorer. Moi je ne sais pas, bien sûr. Je sais attendre. Je sais écouter l'ascenseur et courir cent fois à la porte. Je sais guetter le téléphone et les taxis qui ralentissent et qui passent, je sais compter jusqu'à mille, jusqu'à dix mille, jusqu'à cent mille ! Je sais toutes les tortures chinoises et les supplices nocturnes. Je sais crier d'où viens-tu et avec qui étais-tu ? Mais je ne sais pas aimer.

Toi tu t'y connais en amour, tu t'y connais en silence. Le silence chez toi c'est un art : un journal. Un simple journal. Tu lis un journal ! Derrière un journal tu te moques de ma douleur et tu cherches le programme des films américains où tu apprendras de nouvelles méthodes pour me nuire… D'où viens-tu ? … Où étais-tu ?... Avec qui étais-tu ? Ne réponds pas ! Tu répondrais un mensonge. Car tu mens, tu mens, tu mens continuellement. Lis ton journal ! Lis ton journal ! Ou du moins fais semblant de le lire. Je ne suis pas ta dupe. Je sais très bien que tu m'écoutes, que tu me trouves démodé, fou, fou à mettre dans un asile, Tiens !... voilà une idée. Tu devrais téléphoner à la police et me faire enlever par une ambulance. Quoi ? Quoi ? Je croyais que tu daignais me répondre. Mais non, tu lis ou tu fais semblant de lire. Tu connais les moyens subtils de me rendre fou… Et cette radio ! Cette radio que tu as mise exprès. Cette radio qui joue ailleurs, et qui parle chez moi,

chez nous ! Prends garde. Je ne supporterai plus ce journal ! Je vais t'arracher ce journal…

Non ! Non ! Pardonne-moi. Je perdais la tête… Reste assise, reste… je ramasse ton journal, je te le donne, lis-le, ou fais semblant de le lire. J'accepte. Je suis vaincu.

Je suis fenêtre, je suis porte
Je suis horloge et je suis nuit.
Les gens heureux meurent d'ennui…
Et que diable les emporte !

LA FARCE DU CHATEAU

LA FARCE DU CHATEAU

J'ai la manie des mystifications et des farces. C'est-a-dire que je l'avais, cette manie de faire des farces et des mystifications. Et je ne l'ai plus. J'en ai perdu le goût. Et je vais vous raconter comment j'ai changé mon fusil d'épaule. C'est une sale histoire et peut-être, si je vous la raconte, que vous hésiterez à faire de ces mauvaises farces qu'on appelle des farces de château.

Car c'était dans un château que la chose au lieu. Dans un château où j'étais précepteur. Je venais d'obtenir ma licence et j'étais précepteur au château de Malemort, un nom admirable. J'avais obtenu cette place par l'entremise d'un camarade riche et qui connaissait du monde chic. Moi, je ne connaissais personne. Je ne connaissais que mes camarades et que les messieurs et dames de la pension de famille où j'habitais, rue des Ecoles. Je ne connaissais personne, mais j'aimais mystifier et faire des farces. J'avais déjà remarqué plusieurs fois que mes farces tournaient mal ou qu'elles risquaient de tourner mal et que je ne savais pas bien les faire. C'était plus fort que moi. J'étais poussé par le diable, par une force maligne et qui me jouait de mauvais tours. Par exemple, le dimanche, je suivais des familles dans la rue, des familles qui trainent des enfants par la main, des enfants qui se dévissent le cou pour regarder en arrière. Et je m'approchais des enfants qui regardaient en arrière et je m'accroupissais et je leur tirais la langue ou je leur faisais des grimaces atroces. D'abord, ils étaient étonnés. Après, ils avaient peur et ils fondaient en larmes. Quelquefois, ils se plaignaient aux familles. La famille se retournait et ne rencontrait que mes sourires. L'enfant était secoué, grondé. Il suivait, se retournait et je recommençais mes grimaces. Et l'enfant fondait en larmes. Vous le croirez ou vous ne le croirez pas. Voilà ce que je faisais le dimanche. En semaine, je m'approchais des dames qui tripotent des coupons aux étalages des grands magasins. Je me tenais a leur gauche et je leur

touchais l'épaule droite. Elles injuriaient les messieurs qui se trouvaient à leur droite et je recommençais mon manège jusqu'á ce qu'éclatassent des scènes épouvantables. Et je savais que c'était absurde de perdre son temps à des choses pareilles. Mais je ne pouvais pas m'en empêcher et c'est cette manie de faire des farces qui m'a perdu.

Au château, j'étais le précepteur des deux fils d'une femme charmante et encore assez belle. Les fils—l'un de douze ans et l'autre de quatorze—adoraient leur mère. Ils la respectaient et l'adoraient. Leur père était en voyage et je ne le connaissais pas encore. Ils me e décrivaient, l'admiraient et se faisaient une fête de son retour.

Et voilà que nous arrive au château un personnage très ridicule, une espèce de vieux beau qui faisait des réussites, qui racontait des histoires interminables. C'était un ami de leur père et un fantoche qui semblait excéder leur mère et s'incruster malgré une attitude générale assez hostile, assez moqueuse. On clignait de l'œil, on haussait les épaules, on échangeait des signes chaque fois qu'il se penchait vers son assiette ou vers ses cartes. La dame poussait des soupirs et nous laissait entendre, en sa présence, qu'il en prenait à son aise et qu'il ferait mieux de comprendre qu'il était de trop et de déguerpir. Mais il s'incrustait, donnait des ordres et se montrait tellement indiscret et sans-gêne que nous décidâmes de le mystifier. C'était mon démon qui me poussait et comme leur mère nous l'aurait défendu, les enfants m'avaient supplié de ne rien lui dire et de préparer notre farce en cachette. C'était, du reste, une farce bien innocente et de leur âge. Il s'agissait de jouer aux fantômes—de parler de fantômes—de créer une atmosphère—car le vieux beau était superstitieux et craintif—de créer un malaise et, la nuit, de nous déguiser avec des draps éclairés en dessous par des lampes électriques de poche, d'ouvrir la porte de sa chambre et de le faire mourir de peur. La porte de sa

chambre donnait dans une sorte de vaste hall et cette chambre était si éloignée de celle de la maîtresse de maison que nous ne risquions pas d'être découverts. Nous pouvions agir sans l'ombre de crainte, sans risquer la moindre surprise.

Et voilà que nous parlons de fantômes à table et que la dame raconte elle aussi des histoires de fantômes et que notre victime avoue qu'elle les déteste et qu'elle y croit et ne pourra plus fermer l'œil. Bref une réussite. Chacun se couche, les enfants viennent me rejoindre dans ma chambre et en route vers notre escapade ! Munis de draps et de lampes, les pieds nus, nous descendons l'escalier en étouffant des fous rires et en risquant de nous rompre le cou à chaque marche. Minuit sonne. Nous nous arrêtons devant la porte ; j'allume une lampe et nous commencions à nous équiper et à draper nos suaires, lorsque je vois la poignée de la porte qui tourne, qui tourne lentement.

Il y avait une grosse colonne et nous nous glissons derrière, dans le noir, sans les lampes et nos draps en désordre sur les épaules. La porte s'ouvre. La lumière de la chambre s'allonge dans le hall et nous voyons sortir la dame, en chemise, << Mon chéri >>, murmurait-elle, << une minute. Elle est dans mon sac et je laissé mon sac sur la table. >> Et elle passe à cinquante centimètres de nous, traverse le hall, prend son sac sur la table, s'en retourne, rentre dans la chambre en disant : << Je l'ai, mon chéri. Mais non ! tout le monde dort, il n'y a rien à craindre. Ne sois pas stupide… >> Et une fois dans la chambre : << Tu m'aimes ? >> — Réponse : << Je t'aime… >> et la porte qui se ferme et la nuit.

Voilà ce que c'est que de faire des farces. Voilà ce que c'est que les farces. Voilà ce que c'est que les farces de château.

Tout à coup, il n'y est plus de château, plus de hall, plus de nuit, plus d'enfants, plus de mère, plus de précepteur, plus de

fantômes. Nous remontâmes dans nos chambres et nos draps traînaient sur les marches.

Les enfants n'ouvriront jamais la bouche de cette nuit funeste. Mais oublier le regard du plus jeune, lorsqu'il me dit << Bonsoir monsieur >>, oublier le regard du plus jeune et le silence de l'autre. Oublier ce regard et ce silence… Je ne le peux pas… Je ne le peux pas.

L’ÉPOUSE INJUSTEMENT SOUPÇONNÉE

L’ÉPOUSE INJUSTEMENT SOUPÇONNÉE

Drame annamite extrait du Chuyen-Ky (*Livre des Légendes*)
Interprétation moderne de Jean Cocteau

PERSONNAGES (*Chanteurs*)

Chung-Sin
Monsieur Vu
L’ordonnance de Chuong-Sin
Le Président de la République française
Le génie du fleuve
L’aviateur ennemi
Un soldat
Dame Vu
Dang, fils de Chuong-Sin et de Dame Vu

PERSONNAGE (*qui parle*)

Le chef machiniste

L'ÉPOUSE INJUSTEMENT SOUPÇONNÉE

Il n'y a pas de décors mais une estrade qui ressemble à un ring de boxe. On y accède par derrière et par les côtés. A droite et à gauche, sièges où s'asseyent le chef machiniste et son aide, les acteurs qui se reposent entre leurs scènes et se remaquillent. Les machinistes fument et mangent des bananes. Ils doivent avoir l'air de machinistes français et le tout aussi peu exotique et aussi simple que possible. Les acteurs se meuvent soit sur l'estrade, soit devant, en contre-bas.

L’ÉPOUSE INJUSTEMENT SOUPÇONNÉE

OUVERTURE

ACTE I

LE CHEF MACHINISTE (*il parle*)

Depuis l’Empereur, environné de drapeaux, jusqu’aux mandarins avec le bonnet et la ceinture de cérémonie, tous vivent à l’aise comme les membres d’une même famille.

Le monde voudrait avoir la paix.

On se souvient d’une demoiselle Vu, originaire du district de Nam-Duong. Elle épousa Chung-Sin. Ce dernier dut partir pour aider la France.

Chez lui sa femme trompait leur enfant. Elle lui montrait son ombre sur la cloison et disait : C’est ton père. Elle parlait avec l’ombre pour chasser la tristesse.

Chuong-Sin revint. La jeune femme mourut sur des soupçons injustes.

ENVOI

Que le ciel protège tout le monde.

Les fourmis ne sentent pas si je marche dessus tellement il y a d’espace entre elles et ma plante des pieds.

Le ciel est un gros pied bleu qui marche sur les hommes.

Je vous ai raconté la pièce pour qu’il ne vous coûte pas l’effort de la comprendre.

(*Il salue et se retire à droite.*)

(*Pendant qu’il salue, son aide déroule sur l’estrade une allée (bande d’étoffe jaune.) Chuong-Sin paraît au fond et s’avance dessus.*)

SIN

Ma richesse est connue partout.
Je suis très brave et mademoiselle Vu très belle.
Je viens voir son père pour obtenir sa main,
Car je songe à unir nos deux familles.
Mais voici sa maison de campagne
Avec des arbres fruitiers autour.

(*Il crie.*)

Monsieur Vu ! Monsieur Vu !
Etes-vous à la maison ?
Monsieur Vu ! Monsieur Vu !
Etes-vous à la maison ?

(*M. Vu paraît à droite sur l'estrade. Il porte la robe annamite et un chapeau haut de forme. Il agite un éventail.*)

M. VU (*sans voir Sin*).

Je suis riche.
Personne n'est aussi riche que moi.

SIN

Bonjour monsieur Vu. J'ai entendu dire
Que votre fille est d'une beauté remarquable
Et je venais savoir
Si vous m'accepteriez comme gendre.
Je suis brave, je suis propre
Et j'ai de l'argent

M.VU

Ma foi, mon cher monsieur, pourquoi
refuserai-je ce mariage ?
Il me semble que de parte et d'autre
les choses ne se prétentent pas mal.
Il faut consulter ma fille.
Serviteur !

(*Le chef machiniste se lève*)

Appelez ma fille.

(*Le chef machiniste siffle. Il porte avec son aide un bambou sur l'estrade. Ils le tiennent de sorte que Mlle Vu, montant sur l'estrade puisse s'y appuyer. C'est le balcon. Son père et Sin descendent d e l'estrade et regardent en l'air.*)

MLLE VU

Vous me cherchez papa ?
Je suis à vous.

M. VU

Chuong-Sin que voici
te demande en mariage.
C'est un soldat de premier ordre.
Je voudrais fixer ton sort. Serais-tu contente
de devenir son épouse ?

MLLE VU

Mon père, je suis un éventail fermé ;
je ne connais pas encore la vie.
Elle est peinte dedans ; c'est à vous
de choisir celui qui l'ouvre.

M .VU

Bravo ! Elle est intelligente.
Je vous donne l'un à l'autre.
Quel beau jour ! Quel beau jour !
Allons vite faire les salutations rituelles.

(*Mlle Vu disparait. Vu et Sin sortent en contournant l'estrade. Musique. Le chef machiniste s'avance et dit :*)

LE CHEF MACHINISTE

Quelque temps se déroule entre cette scène et ce que vous allez voir. La grande guerre éclate et amène bien du désordre.

(*Entrent 4 soldats.*)

1st SOLDAT

C'est ici qu'habite Chuong-Sin ?

LE CHEF MACHINISTE

Oui. Avec sa jeune femme et son beau-père.
C'est leur maison de campagne. Justement voilà Monsieur Sin.

(*Entre Sin.*)

1st SOLDAT

Chuong-Sin, le gouvernement
français nous demande
des chefs pour conduire nos troupes en France.
Vous êtes désigné pour partir demain.

SIN

Ah !
Dites au consul
que je suis à ses ordres.

(*Les soldats se retirent.*)

SIN (*seul*).

O ciel ! O terre ! vous savez
que je ne suis pas méchant.
Je ne ferais pas de mal à une mouche.
Et ma pauvre petite femme
Va-rester seule. Son père est vieux.
Comment lui apprendre la chose.

(*Il crie.*)

Dame Vu !

(*Dame Vu entre.*)

DAME VU

Bonjour Sin.
Vous criez. Qu'y a-t-il ?

SIN

Je vous demande beaucoup de courage.

DAME VU

De courage ?

SIN

Oui. Notre lune
de miel était trop ronde.
La France…

DAME VU

Oi !

SIN

La France réclame
Des chefs pour nous troupes.

DAME VU

Oi !

SIN

Mon nom figure le première
sur les contrôles militaires.

DAME VU

Oï ! Oï ! Oï ! Oï !

L’ÉPOUSE INJUSTEMENT SOUPÇONNÉE

SIN

Ne m’attendrissez pas
Ne me déchirez pas.
Avec vos petites épines,
avec vos cris d’hirondielle.

DAME VU

Oi ! je souffre. Oj ! j’ai mal.
Oi !Oï! je souffre trop.
J’ai trop mal. Je vais vomir.

SIN

Du calme. Il faut que j’obéisse.
Il faut que je parte tranquille, vous comprenez ?
Vous connaissez mon caractère soupçonneux,
(cela me gâte l’existence),
Si vous criez, si vous pleurez,
Je ne peux pas vous donner mes ordres.

DAME VU

Je – vais – me – calmer
Oi !Oï!

SIN

Vous me perces le cœur et les oreilles.
Allons chez le papa Vu.

(*Ils sortent. Dame Vu trébuche.*)

LE CHEF MACHINISTE

Pendant que nos acteurs se gargarisent et changent de costumes, nos troupes se rendent en France. C'est un voyage très long et très superbe. Mais le riz et le thé sont de plus en plus mauvais à mesure qu'on approche.
Maintenant, elles arrivent et se battent.
Notre théâtre représente le ciel. Et dans le ciel, voici Chuong-Sin, lui-même.

(*Sin, vêtu en avion, monte sur l'estrade. Il exécute une sorte de danse faite des mouvements de l'appareil. Il descend de l'estrade*)

SIN

J'ai froid partout, sauf aux yeux.
Malheur à l'ennemi !
J'en vois un qui tourne au-dessus,
Et qui me vise le cœur.

(*L'aviateur-avion ennemi paraît sur l'estrade—suite de la danse. Le machiniste promène, entre eux, une sorte de carton découpé en forme de nuage.*)

L'AVIATEUR ENNEMI

Trop, beaucoup trop de paroles.
Beaucoup trop de vantardise.

(*Il descend de la plate-forme. Sin y monte et le domine à son tour.*)

SIN

Cette fois tu es dessous
Position plus agréable
Certes quand on fait l’amour
Je parle, mais j’agis. Approche.
Tu vas être une vieille dentelle
Qu’on arrache de la robe
Et qu’on jette au trou à ordures.

(*L’ennemi prend feu et s’écroule.*
Le feu est représenté par l’aide machiniste
qui agite des voiles rouges.)

L’AVIATEUR ENNEMI

Au secours ! Je meurs !

SIN

Voilà. Voilà.
J’arrive sans me presser,
en inclinant mes ailes blanches
À gauche et à droite.

(*Il se pose.*)
Marche militaire

LE CHEF MACHINISTE

Ce noble combat mérite une haute récompense. Elle ne se fait pas attendre. (*On voit ce qu'il décrit.*)
Le Président de la République vient en personne féliciter Chuong-Sin et le décorer de la Légion d'Honneur.

(*Sin sort de son costume à ailes, en combination et casque de cuir. Le Président quitte son automobile à jupons, faite d'une caisse d'emballage sur laquelle on voit le mot FRAGILE, salut et dit :*)

LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

Mon ami, je vous félicite ;
Approchez que je vous serre
la main et que je vous décore.
Je vous permets de le raconter.

(*Il le décore et lui donne l'accolade.*)

Vous êtes libre. Après cet exploit
Je vous autorise à repartir
Chez vous, en Annam. Votre nom
sera dans le journal.
Votre femme peut être fière.
Sur ce, au revoir.

(*Il remonte en automobile et sort en saluant et marchant.*)

SIN (*seul*).

Je croyais une pareille chance impossible.
Jamais je n'ai envoyé de lettres ;
Dame Vu me croit mort ; c'st habile.
Elle m'a écrit que j'avais un fils.
Pourvu qu'elle lui donne le bon exemple !
Pourvu que je la retrouve fidèle !
Mon beau-père, Monsieur vi, est décédé.
Je suis riche, je suis amoureux
J'ai un fils ; vite, vite, en route.

(*Il aide le chef machiniste à débarrasser la scène. L'avion mort se relève et s'en va. Pendant cet épisode, l'aide machiniste pose une table et une lampe non allumée sur l'estrade. Mlle Vu vient s'asseoir à côté chante des vocalises sans paroles. Elle prote une robe mi-annamite mi-européenne.*)

Je compte sur mes doigts : quatre ans.
Déjà quatre ans. Est-il mort ?
Je ne veux pas devenir une veuve.
Aussi je mets des robes gaies
comme les dames du Consulat,
Car, si mon mari revient, le costume
annamite le ferait rire.
C'est du juste aujourd'hui l'anniversaire
de notre fils Dan. Hélas !
Je suis seule. Je suis toujours seule.
Je n'ouvre la porte à personne.
Je ne cesse de penser à Chuong-Sin.

Le soir, j'essaie de distraire Dan :
J'allume la lampe, je parle
à mon ombre. Elle est le mari,
moi sa femme. Dan s'amuse.
Pauvre petit, c'est triste
d'être orphelin.

(*Elle appelle*)

Dan ! Dan ! Dan !

DAN (*sautant*).

A cheval ! A cheval !
Bonjour maman. Où est mon père ?

DAME VU (*à part*).

Oi ! Toujours la même chose.
(*Haut.*) Tu sais bien que dans la journée
ton père quitte la maison.
Patiente un peu que j'allume ;
Alors tu verras partout
ton père me suivre.

(*Entre un soldat.*)

Salut, madame Chuong-Sin

DAME VU

M'apportez-vous des nouvelles ?
(*A Dan.*) Dan, va jouer au jardin.

(*Dan sort.*)

LE SOLDAT

Quelles nouvelles, attendez-vous ?
Si Chuong-Sin n'écrit pas, c'est sans doute
qu'il a d'excellentes raisons.
Mieux vaudrait que son silence
fut motivé par la mort.
Dame Vu, n'êtes-vous point folle
d'attendre un cadavre ou un traître ?
Pourquoi donc ces robes neuves
si vous desséchez solitaire ?
La vieillesse nous arrive
plus vite que les nouvelles.
Sortez. Remariez-vous,
il ne manque pas d'Annamites
qui valent Chuong-Sin, en mieux.
De vous à moi, c'est le conseil
que je vous donne.

DAME VU

Si mon époux me trompe en Europe
Je mourrai de désespoir ;

si on me l'a tué, ne dois-je
élever son fils Dan ?

LE SOLDAT

Madame, je suis l'ordonnance
de Chuong-Sin. Il est de retour.
Il s'agissait d'une épreuve.
Mais comment un simple soldat
oserait-il duper plus longtemps
la femme de son maître ?

DAME VU

Cours lui dire que je prépare
la table. Il faut que je bouge
sinon je tomberais morte ;
je pleure et je ris.

(*Elle sort par le fond, le soldat par la gauche.*)
(*Chuong-Sin entre par la gauche en bas, à cheval sur un bâton orné de crins.*)

SIN (*il galope*).

Après quatre ans de campagne
je galope vers chez moi.
Vite, vite, pressons les bêtes,
brûlons l'étape, montrez-nous
la route la plus courte.

(*Il s’arrête et descend de cheval.*)

Ouf ! j’arrive. Que ce décor
me réjouit ! Laissez ma bête
devant la porte. Car il faudra
me rendre à la cour tout à l’heure.
Domestiques !
Domestiques !!
Où est mon fils ?
Où est ma femme ?

(*Il monte sur l’estrade.*)
(*Dame Vu paraît et tombe à genoux.*)

DAME VU

Seigneur chéri, je vous salue.
Je suis votre servante.
J’ai préparé un repas superbe
avec musique et chant.

SIN

Laissons repas et musique.
Chaque chose aura son tour
le cœur et le reste.
Avant vous, je veux voir mon fils.
Parle-t-il ?

DAME VU

Oui ! Ho ! vous portez
la médaille militaire.

SIN

Chaque chose aura son tour
laissons la médaille.
Si mon fils parle, je veux
l’interroger. Il est bon
que j’écoute l’innocence
avant tout autre.

DAME VU

J’ai peine à vous reconnaître.
Vous ne parliez pas si fort.

SIN

Vous retrouverez bientôt
le Chuong-Sin du départ.
Mais quatre ans de guerre obligent
à prendre sur soi. Je veux
interroger mon fils Dan.

DAME VU

Je me retire. Voici Dan.
Prenez garde. Il a quatre ans.

Il ne vous connaît pas.

(*Elle sort. Dan entre.*)

SIN

Hé ! Dan, petit drôle,
viens sur mes genoux. Au départ
je te laisse dans un ventre ;
À mon retour, je retrouve
un vrai petit soldat.
Sais-tu que je suis ton père ?

DAN

Quel est ce monsieur ?

SIN

Ton père
Dan, ton père revenu
exprès pour t’embrasser.

DAN

Non, monsieur, vous n’êtes pas mon père.
Mon père ne parle jamais.
Le soir, maman allume la lampe. Il arrive.
Il suit maman partout dans la chambre.
Si elle se lève, il se lève.
Si elle marche, il marche.

Si elle s'assoit, il s'assoit.
Si elle se couche…

SIN (*le brutalisant*).

Assez !
Je comprends maintenant pourquoi
elle tremblait de nous laisser seuls.
Voilà qu'il pleure.

(*Aux machinistes.*)

Emmenez-le.
Emmenez-le. La colère
me fait perdre la tête. Ah ! Ah !
J'étranglerais un oiseau.
Les misérables ! Cette nuit
j'aurais été leur victime.
On assassine vite l'homme
Qui dort sur les deux oreilles.
Hé ! madame !

(*Entre Dame Vu.*)

DAME VU

Qu'y a-t-il ?
Avez-vous effrayé Dan ?
Il est sauvage…

SIN

Je vous conseille
d'ouvrir la bouche.

Ainsi, je me battais en France
comme un naïf.
Monsieur Vu mort, je me dis :
Pauvre petite. J’accours.
Et je trouve une putain.

DAME VU

Etes-vous fou ? Mesurez
vos paroles. Votre femme
est digne de respect.

SIN

Taisez-vous. Digne de quoi ?
Vous êtes une menteuse.
Le mensonge est une pommade,
Vous en avez la figure
couverte, couverte, couverte.

DAME VU

Permettez-moi…

SIN

Taisez-vous.

DAME VU

Expliquez-moi…

SIN

Taisez-vous
Vieille lanterne.

(*Dame Vu se tord les mains.*)

DAME VU

Aï ! C’est atroce
Vous ne me laissez pas dire un mot.

SIN

Après le mot viendraient les gestes.
Les femmes de votre sorte
connaissent des maléfices
pour enjôler le monde.

DAME VU

Vous vous trompez. Et même
je ne vous adresserai la parole
qu’une fois mon innocence reconnue.
Alors vous me demanderez pardon,
Cruel !

SIN

Pardon ! Moi ! Ce serait drôle.
Puisque c’est ainsi, je vous chasse.

Je vous chasse de la maison
comme une chienne en chaleur.

DAME VU

Oï !

SIN

Vous ne me bravez plus.

(*Il la regarde en la secouant.*)

Votre robe est ridicule.

DAME VU

Oï !

SIN

Si elle plaît à d’autres
Qu’ils en profitent. Je vous chasse.
Partez ! Partez ! mon fils Dan
n'a plus de mère.
Justice est faite.

DAME VU

Demandez à tout le monde…

SIN

Faut-il pas que j’interroge
les domestiques ? Y aura-t-il

procès pour que je cherche
des témoins ? Justice est faite
Le mensonge vous allume ;
je vous vois en transparence :
tout est écrit du haut en bas.

(*Les machinistes intéressés par l'action viennent s'accouder au bord de l'estrade. Ils applaudissent.*)

LE CHEF MACHINISTE.

Ce n'est pas Chuong-Sin, c'est le jeu des acteurs que nous applaudissons. Chuong-Sin sort. Il a l'air d'un tigre.

DAME VU (*Seule*).

Le ciel voit-il mon innocence ?
Adieu Chuong-Sin ; adieu fou chéri.

(*Elle se sauve.*)
(*Musique très courte. Espèce d'entr'acte. Farces des machinistes et des acteurs. Tam, tam.*)
(*Chuong-Sin a repris le costume annamite.*)

SIN

Grâce au ciel, j'ai la gloire, Mais, hélas !
les affaires de la maison
marchent tout de travers.

Le jour, je mange mal
la nuit je ne dors plus.
Profitons de la brise fraîche
et de la lune. Dan
veux-tu venir avec moi. Raconte,
raconte encore…

DAN

Allumez d'abord la lampe.

(*Sin allume. Son ombre se dresse contre le mur.*)

Regardez sur la muraille.
Voilà mon père.

(*Geste de Sin.*)

Il vous menace.
Il grandit, il grandit.
Il monte jusqu'au plafond.
Vous avez peur.

SIN

Mais c'est mon ombre.

DAN

C'est mon vrai père, ma mère
ne ment jamais. Chaque soir
elle lui parle.
Vous, je ne vous connais pas.
Mon vrai père ne brutalise

jamais maman. Je veux maman
Je veux qu'elle revienne de voyage.

(*Il tape du pied.*)

SIN

Dieu ! était-ce mon rival.
Cette petite ombre de madame
Vu, contre la muraille ?

DAN

Regardez mon père. Il vous imite
il se moque de vous.

SIN

Au secours ! il ne faut pas perdre
une minute. Ma femme !
Ma femme ! pardonnerez-vous
jamais cette folie ?
Où peut-elle être ?

LE CHEF MACHINISTE

Monsieur Chuong-Sin !

SIN

Eh bien ?

L'ÉPOUSE INJUSTEMENT SOUPÇONNÉE

LE CHEF MACHINISTE

Je crois sauf erreur, que la jeune dame courait, du côté du fleuve.

SIN

Merci. Sans doute voulait-elle
consulter le génie des eaux.
Don, monte sur mes épaules.
Si j'avais mon aéroplane
je verrais toutes les routes à la fois.
Prenons d'abord celle du fleuve.
Hop ! hop ! hop !

(*Il sort à toutes jambes par la droite.*)
(*Dame vu entre par la gauche. Elle avance avec peine.*)

DAME VU

Que ma fatigue est grande
Que le fleuve rouge est immense
Qu'il fait chaud. Que mes pieds brûlent.
Je suis Dame Vu, l'épouse fidèle.
La vie est maintenant impossible
Je dois me jeter à l'eau.
Je suis victime d'une injustice.
Hélas ! Hélas ! Je suis très jeune.
et je vais me jeter à l'eau.

L’ÉPOUSE INJUSTEMENT SOUPÇONNÉE

(*Elle monte sur l’estrade. Les machinistes tiennent devant elle un cerceau de papier bleu. Ce cerceau est entouré de gaze verte transparente. Mlle Vu chante son chant de mort.*)

C’est fini, je ne verrai plus ma maison.
Je ne verrai plus mon petit Dan.
Je meurs sans rien comprendre à mon crime.
J’ai peur de l’eau dans la bouche.

(*Elle met les mains sur ses yeux.*)

O mort, habille-moi de neige.
Donne-moi la tranquillité.

(*Elle saute dans le cerceau et crève le papier. Les machinistes lèvent le cerceau plus haut que sa tête, de sorte qu’on la croit morte dans la gaze. Elle mime la mort. Dans sur une musique funèbre.*)

LE MACHINISTE.

Pauvre petite ! Si ce n’était pas un ordre du directeur et la légende exacte, je n’aurais jamais le courage de faire mon métier.

(*Lui et son aide emportent Mlle Vu, noyée, dans la gaze, et la posent hors de vue, derrière l’estrade.*)

(*Entre Chuong-Sin.*)

(*Dan sur ses épaules.*)

SIN

Rien. Rien. Elle n'est pas là.
Rien que l'eau calme
et les arbres.
Descendons vers la ville.

(*Il descend devant l'estrade.*)

Mais que vois-je ?

(*Au fond, apparaissent Dame Vu et son père a droite et à gauche du génie. Sin et Dan tombent la face contre terre.*)

LE GÉNIE

Je suis le génie du fleuve
Ne cherche plus. Ta femme est morte.
Elle s'est noyée à cause de toi.
Elle habite le ciel avec monsieur Vu.
Elle te pardonne et me charge
de te confier Dan. Petit Dan,
sois bien sage. Sin est ton Père.
L'ombre de Dame Vu a été la cause
De cet absurde suicide.
Car les hommes ne comprennent rien sans nous.

Chuong-Sin, regarde ta femme :
Nous commençons à disparaître…

L’atmosphère nous absorbe
comme de la vapeur d’eau.

(*Ils disparaissent derrière une draperie que tiennent les machinistes.*)

SIN (*aux machinistes*).

Je laisse les offrandes pour les bonzes.
Dans, rentrons. Nous l’avons tuée.
Nous devons désormais vivre
Mais comme des complices.
Au revoir, au revoir, messieurs.

(*Ils sortent.*)
(*Coup de tam-tam. Les personnages de la dernière scène, y compris le génie du fleuve, entrent et se rangent devant l’estrade. Tous chantent :*)

Dix mille années de règne à l’empereur.

Juillet 1922.